



prismes

la pédagogie sur un plateau

N° 23 JUIN 2017

hep/ haute
école
pédagogique
vaud

entretien avec yves renaud
ce soir, ils vont au théâtre avec l'école...
françois othenin-girard • 4

le théâtre à l'école, enjeu humaniste et citoyen
mathieu menghini • 8

entretien avec christine gonzalez
en classe, on a joué shakespeare et passé à la radio!
françois othenin-girard • 12

entretien avec corinne arter
mais que se concocte-t-il donc dans l'atelier théâtre hep ?
barbara fournier • 14

babel 2.0: une famille pas comme les autres
anouk zbinden • 17

entretien avec noria baur
la passion de noria
françois othenin girard • 19

du côté de genève
le théâtre à l'école et les écoliers au théâtre!
luisa campanile • 24

zeina daccache
un théâtre « engéôlivé » au liban
marc dubois • 28

entretien avec roxane gagnon
parler c'est grandir pour toute la vie
françois othenin-girard • 32

entretien avec christian gavillet
variations conscientes : l'art vocal au service de l'enseignement
mehdi mokdad • 34

de futurs managers à l'assaut des planches
nathalie nyffeler, fabien degoumois • 38

les élèves séduits par l'impro ou comment créer à partir de soi
mehdi mokdad • 41

théâtre et pédagogie
quelques lectures pour passer à l'action
claude borgeaud • 45

lorenza visetti, étudiante hep
le théâtre oblige à vivre pleinement le moment présent
anouk zbinden • 46

entretien avec sanshiro
enseignant primaire, homme de scène, capteur de lumière
luisa campanile • 50

entretien avec ève bonfanti et yves hunstad
dans *la fabrique imaginaire* siffle le vent des souffleurs de rêves
barbara fournier • 53

> échos hep
la hep vaud dans le rétroviseur
unité communication • 58

> extra muros
la dissertation ? une formidable machine à écrire
nicole gaillard • 60

> grand angle
les modes d'évaluation en eps dans trois cantons: des résultats bien contrastés
mélanie allain et vanessa lentillon-kaestner • 66

> marque pages
ce que font vraiment les directeurs
philippe losego • 68

la pédagogie sur un plateau



L'affaire du théâtre a toujours

été de divertir les hommes,

il n'y a aucune contradiction

entre divertir et instruire,

car il y a plaisir d'apprendre.

Bertolt Brecht

Brecht

Barbara Fournier
Responsable de publication

entretien avec yves renaud ce soir, ils vont au théâtre avec l'école...

françois othenin-girard

Y

Yves Renaud, maître de français au gymnase de Morges, chargé d'enseignement en didactique du français secondaire 2, emmène souvent ses gymnasiens au théâtre. Mais comment s'y prend-il concrètement pour éveiller leur curiosité et, comme il le dit joliment, « mettre en route les cerveaux et les cœurs » ?



Avec Yves Renaud, l'interview démarre sec. Selon ce formateur à la HEP, enseignant au Gymnase de Morges et intervenant à la Haute École de Théâtre de la Suisse Romande (HETSR), l'apport du théâtre aux élèves et aux étudiants est immense.

Un prof est-il un médiateur culturel ? Pourquoi (et comment) accompagner les jeunes dans cette institution ? En fin de compte, il est temps de passer du discours sur la créativité à l'attitude créative, voire créatrice. Et Yves Renaud de lancer : « Mais oui, que diable ! Osons la confrontation des élèves avec de vrais artistes professionnels, en chair, en os et en âme ».

Que faites-vous concrètement avec vos élèves ?

Je les amène au théâtre. Profitons d'avoir des gymnasiens, qui sont à la fois de vieux adolescents et de jeunes adultes. Je les invite régulièrement à y aller, sans obligation. J'en parle en classe.

Et viennent-ils ?

Souvent au début, ils ne sont que deux ou trois. Puis, les premiers entraînent les autres. En troisième année, ils viennent voir presque tout ce que nous proposons. D'une certaine manière, ils réalisent que c'est un peu le dernier moment pour découvrir des choses importantes qu'ils pourraient avoir plus de peine à appréhender par la suite.

Sur place, au théâtre, comment gérez-vous la situation ?

Je me contente de rappeler qu'il faut savoir se tenir : il s'agit davantage d'une information que d'une surveillance. Faire ensuite confiance aux élèves est ce qui marche le mieux. Il me semble aussi important de les inciter à ne pas rester groupés, mais à se mêler au public ordinaire. Ce qu'ils font en général.

Quel est l'intérêt du théâtre pour les jeunes générations ?

Des choses fort banales, en fait. Il y a une certaine demande pour des histoires qui distraient. Toutefois, il leur faut aussi des choses qui fassent sens, qui forcent à interroger le monde en le représentant. Sans un vrai choc – une rupture épistémologique – il n'y a pas de mise en route des cerveaux et des cœurs !

Comment réagissent-ils ?

Je vois l'étonnement devant les talents, jeunes et vieux. Devant les mises à nu qui se déroulent devant eux. Une forme de fascination, car les gens font des choses étonnantes au théâtre. Il y a aussi parfois du rejet – mais c'est le travail du maître de montrer que le théâtre parle de choses diablement intéressantes ! J'ai été surpris de voir que les gymnasiens tiennent parfois au théâtre en costume, qui leur rappelle le bon temps du Molière lu au collège. Ce n'est déjà pas si mal, même si l'idée est de dépasser tout cela...

Doivent-ils bûcher avant de venir ?

Ce n'est pas nécessaire de le faire de manière systématique. Les gens vont bien au théâtre sans préparation, non ? On peut donner deux ou trois clés, ou éclairer après coup, une fois le choc passé ! Il ne faut surtout pas que les élèves pensent, plus tard, que le théâtre est un truc qui exige des cours fastidieux avant d'être dégusté. C'est plutôt apprendre à appréhender l'inconnu, à se faire confiance. Arriver au point où l'étudiant se met à soupçonner que ce qui lui semble bizarre de prime abord, mérite une certaine prudence de jugement et davantage de curiosité. Or tout cela ne fonctionne que si l'on va régulièrement au



entretien avec yves renaud ce soir, ils vont au théâtre avec l'école...

théâtre. La comparaison est la clé de voûte de cette construction intellectuelle.

Peut-on à la limite tout voir sans être informé ?

Non, quelquefois cette préparation a du bon. Si vous ne connaissez rien à l'intrigue et aux personnages, vous chahutez. Mais c'est surtout l'histoire qu'il vaut parfois la peine de connaître, une histoire juste commentée. Dans *La visite de la Vieille Dame*, de Friedrich Dürrenmatt, quand on sait à l'avance ce qui va se passer, on peut mieux apprécier. Avec *Phèdre*, il est bon que les élèves connaissent l'histoire représentée sur scène, afin de mieux percevoir ce que les auteurs et le metteur en scène en ont fait. De la même façon que les spectateurs du XVII^e siècle connaissaient, en principe, l'intrigue et le dénouement de *Phèdre* et allaient au théâtre, non pas pour découvrir une histoire, mais pour en apprécier la version de Racine... La recherche a montré que, quand on connaît la fin, on aime mieux le film. Ceci justifie le choix de « divulguer » le spectacle.

Et en classe, que faut-il éviter ?

Ma méthode consiste à lire la pièce en deux périodes (1h30). Avec photocopies du texte, des extraits. L'idée, c'est de traverser la pièce. Le pire à mon avis, c'est de devoir subir deux heures sur le XVII^e siècle, suivies de deux heures sur les règles du théâtre classique, puis de deux heures sur Racine et de poursuivre avec deux heures sur la versification, deux heures sur la mythologie et deux heures sur le jansénisme... avant d'avoir le droit de voir quoi que ce soit ! On peut continuer comme ça *ad aeternam*, alors qu'il suffit de dire « Mon mal vient de plus loin », de faire une pause pour éprouver tout le poids d'une telle affirmation, d'une telle prise de conscience. Cela n'empêchera pas de parler de ce qu'en dit Starobinski dans « L'Œil vivant » ensuite. Mais il y a d'autres possibilités qui s'ouvrent : faire jouer. Comparer des captations (par exemple sur Dom Juan). Faire lire des textes sur le théâtre (Régy, Novarina, Niangouna, Enzo Corman, Arthaud, Jouvet et tant d'autres)...

Un enseignant devrait-il être ipso facto un médiateur ?

Il l'est. Il peut être aidé par des gens dont le théâtre est la spécialité, mais il est déjà lui-même médiateur quand il va les chercher. L'enseignant doit garder la main – décider de ce qu'il veut faire

apprendre, faire découvrir, faire comprendre, choisir sur quoi porte son interrogation. C'est son cours. Il est médiateur dans un sens de didacticien. Il fait de la « transposition didactique », c'est-à-dire qu'il fait du savoir savant, un savoir à portée des élèves. Mieux : il favorise la dévolution, c'est-à-dire le processus qui remet à l'élève la responsabilité de son propre apprentissage, de la construction – guidée ! – du savoir et du savoir-faire. En d'autres mots, il amène les élèves à s'interroger sur ce qu'ils croyaient évident et à chercher des réponses.

Et si tel n'était pas le cas ?

Un professeur qui prendrait congé de ses élèves, en les remettant à des animateurs culturels, n'accomplirait pas sa mission, selon moi. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne savent pas s'effacer derrière l'autorité ou les compétences des spécialistes, des hommes de métier. Le prof attendra des médiateurs attachés à tel ou tel théâtre des éléments auxquels il n'a pas accès, comme par exemple des documents de plateau, l'accès aux coulisses, la possibilité de rencontrer des professionnels issus du monde théâtral.

D'où vient votre intérêt pour le théâtre ?

C'est un art vivant et j'aime le vivre. J'ai eu l'occasion de collaborer avec Fabrice Gogerat de La Compagnie des Jours Tranquilles, comme dramaturge. Il y a une dizaine d'années, j'ai pris part à l'organisation de formations continues pour les enseignants. Cela s'est fait parce qu'il y avait une envie de collaborer. J'enseigne au Gymnase de Morges depuis quinze ans et j'ai beaucoup de contacts avec les maîtres du Secondaire II. Je les forme aussi, étant chargé de formation en didactique du français Secondaire II à la HEP.

Qu'est-ce que ces formations en partenariat avec la Manufacture apportent au corps enseignant ?

Ces cours se donnent toujours à la Haute école de théâtre. Relevons que cette collaboration est un vrai plus. Les maîtres se sentent en effet valorisés par le fait d'aller à la Manufacture. Cela les change du cadre scolaire de la HEP. Cela leur permet de faire la connaissance de cette école, c'est important pour leur (in)formation. De plus, les enseignants ont besoin de vrais professionnels du théâtre. Et non de maîtres qui ont fait du

théâtre ou une théâtrale de fin d'année. Il faut qu'ils puissent rencontrer de vrais créateurs d'aujourd'hui pour faire évoluer leur enseignement. C'est un métier particulier où il est bon parfois de faire un pas de côté. Une formation continue rejailira sur tout le reste. C'est aussi une démarche qui les valorise car elle les conduit à découvrir de nouvelles choses.

Vous parlez de découvertes. Pouvez-vous préciser de quel type ?

On découvre beaucoup en regardant ce qui se fait aujourd'hui. Quitter un répertoire classique en costume, dont Molière serait l'emblème, Racine pour le Gymnase. Aller voir un théâtre contemporain qui n'est pas nécessairement lié au texte, mais davantage à de la performance et de la danse, un théâtre de plateau – qui ne part pas d'un texte donné, mais de ce qui est construit avec des comédiens, sans texte ou avec des bribes de texte,

par des improvisations et des éléments apportés par les comédiens.

Vous insistez sur la dimension pratique dans ces formations ?

Oui, la dimension pratique est cruciale. Il faut quitter la théorie, mouiller sa chemise. Avec Omar Porras, nous vivons le théâtre en training. Et l'idée, c'est de nous mettre en contact avec un théâtre qui est contemporain et vivant, entre performance et danse, et dont on puisse parler devant les élèves.

Comme professeur de français au gymnase, cela m'intéresse vraiment, et j'ai envie de participer à l'organisation de ces cours. Cela marche très fort, il y a une équipe de professeurs qui viennent à toutes les formations, ils aiment le théâtre, mais heureusement de nouvelles têtes arrivent aussi. Le cercle n'est pas fermé. /



UNE SCOLAIRE À LAULA DES CÈDRES / HEP VAUD / LAUSANNE / 2016

mathieu menghini le théâtre à l'école, enjeu humaniste et citoyen

M

Mathieu Menghini, historien et professeur d'histoire et de pratiques de l'action culturelle à la Haute école spécialisée de Suisse occidentale. Précédemment directeur du Centre culturel neuchâtelois, du Théâtre du Crochetan et du Théâtre Forum Meyrin, il intervient aujourd'hui à la Manufacture dans un CAS dédié à l'animation et à la médiation théâtrale. Il exprime ici ses convictions sur le sens qu'il y a à développer encore la place du théâtre à l'école. Un sens qui passe, selon lui, par la formulation d'une vision de l'institution scolaire. Vibrant plaidoyer.

Dans une société travaillée par la compétition et la division du travail, bien des penseurs de l'école sont fondés à considérer que le rôle de celle-ci est de préparer au mieux la jeunesse à la spécialisation et à la sélectivité qui l'attendent

toute contingence sociale – l'école ne saurait reproduire les règles qui « organisent » le monde de l'économie. Sa fonction première, essentielle, nous semble-t-il, est à la fois humaniste et citoyenne.

Humaniste, d'abord, au sens où chaque être a le droit – pour répondre à la promesse d'humanité nichée en lui – au déploiement de sa sensibilité comme de son intelligence.

Dans *L'idéologie allemande*, un texte de 1845, Karl Marx défend l'idéal de cet « Homme total » développant toutes ses virtualités: « (Que) personne (ne soit) enfermé dans un cercle exclusif d'activités (que) chacun (puisse) se former dans n'importe quelle branche de son choix; (que) la société (...) règle la production générale et (me permette) ainsi de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi,

de m'occuper d'élevage le soir et de m'adonner à la critique après le repas, selon que j'en ai envie, sans jamais devenir chasseur, pêcheur, berger ou critique. »

Citoyenne, ensuite, car l'école prépare l'enfant à intégrer ce cercle plus large que son noyau familial ou son quartier qu'est la société. Là où l'organisation du travail et des marchés divisent l'expérience existentielle des individus – les rendant étrangers les uns aux autres, voire adversaires –, l'école assure chacun de la valeur de sa participation au commun.

La transmission d'une culture générale à la fois historique, située mais aussi à prétention parfois universelle concourt à ce scintillement d'humanité et de citoyenneté dans l'enfant.

Cette fonction double de l'école – l'élévation, l'assouplissement de l'être qu'elle recouvre – surpasse, croyons-nous, l'utilitarisme à courte vue qui inspire ceux qui raccordent mécaniquement logique scolaire et logique du monde économique.

L

L'école ne se réduit pas à la décantation des talents

Le principe d'*éducabilité* d'Helvétius tout comme l'exigence démocratique nous convainquent que tout être mérite le soin de l'institution scolaire et que celle-ci ne saurait réduire son rôle à la seule décantation des « talents ».

Il paraîtra évident peut-être que la culture peut contribuer à notre épanouissement sensible et spirituel; nous questionnerons, toutefois, l'apport spécifique du théâtre à l'éducation citoyenne.

L

Le chœur tragique et l'agir citoyen

Les origines du théâtre occidental sont intimement liées à la citoyenneté. Évoquons trois indices.

Premièrement, l'helléniste Jacqueline de Romilly, dans *La tragédie grecque*, raconte qu'au temps de Périclès, une indemnité avait été prévue par la cité démocratique d'Athènes afin de combler le manque à gagner des boutiquiers et artisans priés de désertir leur échoppe pour suivre les longs concours tragiques. Signe de leur importance civique.

Deuxièmement, comme la philosophe Sophie Klimis nous le rappelle, dans *Le souffle citoyen. Inventer le chœur tragique au XXI^e siècle*: « Si les protagonistes étaient des acteurs professionnels, le chœur était quant à lui composé de citoyens. Exemptés de toutes leurs autres charges politiques et militaires pendant toute la durée des répétitions et des représentations, les citoyens désignés comme choreutes étaient même passibles d'amendes en cas de refus.

Chanter et danser dans un chœur tragique, c'était donc faire de la politique, agir en citoyen, et pas seulement représenter le politique dans une distanciation mimétique. Dès lors, si le masque tra-

De fait, au théâtre, jeune, je puis

sentir comme un vieux ; d'ici, je

puis mettre mes pas dans ceux

de l'exilé; homme, je puis

partager la psyché féminine; etc.

Travailler cette souplesse
mentale, psycho-affective,

participe d'une citoyenneté

entendue au sens républicain.

gique voile la singularité des visages, c'est pour mieux montrer l'être-citoyen, qui n'a rien de fusionnel: sous le masque, les choreutes citoyens sont des semblables et des égaux. »

Dans l'harmonie du chœur s'expérimentait ainsi la résolution de la multiplicité en unité. Le Platon des *Lois* (Livre II) fait, lui, un lien entre participation des choreutes et éducation de la sensibilité.

Ces considérations nous conduisent à notre troisième indice, celui que nous tirons du sens même des pièces données. Prenons *Les Perses* d'Eschyle, la plus ancienne tragédie qui nous soit parvenue: le poète y invite le personnage collectif du chœur (composé d'Athéniens) à prendre l'identité de l'ennemi vaincu quelques années plus tôt.

Les choreutes font ainsi l'épreuve de l'altérité, l'effort de penser et ressentir contre eux-mêmes. Bien sûr, les spectateurs devaient être gonflés d'orgueil de lire leur victoire dans les mines défaites et les déplorations persanes. Toutefois, il n'est pas interdit d'y voir un avertissement plus magnanime contre toute ivresse impérialiste.

Ainsi, l'histoire de l'art dramatique est bien corrélée à celle d'une citoyenneté vive, entretenue.

L

Le théâtre pour travailler la souplesse mentale et psycho-affective

On nous autorisera, ici, à opposer deux visions de la démocratie: l'une libérale, l'autre républicaine. Si la première considère qu'il revient à ce système d'agréger et d'écumer l'addition des intérêts personnels, la seconde estime que l'exercice citoyen impose aux individus de se dépasser pour inter-préter le bien commun. C'est cette seconde manière qui exige de chacun une aptitude au décentrement, à la prise de conscience de ses conditionnements et à la capacité à penser autrui en alter ego.

Aristote convenait, dans *Éthique à Nicomaque*, que l'art représentationnel développait en nous la compréhension de l'Autre, une forme d'« imagination empathique » pour reprendre l'expression de la philosophe américaine Martha C. Nussbaum, dans *L'art d'être juste*. De fait, au théâtre, jeune, je puis sentir comme un vieux; d'ici, je puis mettre mes pas dans ceux de l'exilé; homme, je puis partager la psyché féminine; etc. Travailler cette souplesse mentale, psycho-affective, participe d'une citoyenneté entendue au sens républicain.

Si le masque tragique voile la singularité des visages,
c'est pour mieux montrer l'être-citoyen, qui n'a rien de fusionnel :
sous le masque, les choreutes citoyens sont des semblables
et des égaux.

U

**Une intelligence à la fois sensible
et raisonnée**

Concluons notre rapide propos en nous arrêtant sur l'étymologie du mot « théâtre », lequel vient du grec theatron : lieu d'où l'on voit. Ce sens-là ajoute une dimension à celle relevée plus haut – s'agissant du développement de l'empathie. En effet, il ajoute un élément de distanciation.

C'est ainsi dans une dialectique subtile conjuguant identification et méta-position que l'art dramatique travaille en nous une intelligence à la fois sensible et raisonnée de la praxis humaine.

Dans cette attention à double foyer se joue une translation de l'esthétique vers l'éthique – si l'on veut bien admettre que le muscle de l'attention travaillé au théâtre peut demeurer tendu une fois le monde retrouvé.

Si l'école ambitionne le déploiement du potentiel de tout enfant indépendamment de sa naissance comme des aléas du marché du travail, si elle se tient pour l'un des socles du bien commun – étant entendu qu'elle est un bien partagé elle-même – alors, elle gagnera à envisager le théâtre comme un essentiel auxiliaire. /



entretien avec christine gonzalez en classe, on a joué shakespeare et passé à la radio!

françois othenin-girard



« Roméo est gentil, il dit pas trop de vilains mots, il prépare à manger, il est musclé, il a des tatouages... »



« Roméo croise Juliette dans un bal et il tombe fou amoureux... des fois c'est l'amour, des fois c'est juste sous la présence de l'alcool, des drogues... »



« Roméo va dans le jardin de Juliette et elle lui dit « Oh Roméo, oh... »



« Roméo voit Juliette morte, alors il boit une potion qui le tue pour de vrai. Quand Juliette le voit mort, elle se tue avec un poignard... c'est un peu gore »



« C'est impressionnant de voir qu'on peut se tuer juste à cause d'un grand amour »



« C'est stupide, juste pour une histoire de relations, au pire il y a plein d'autres filles jolies sur la Terre... »

S

Sollicitée par la RTS, une classe des écoles primaires de Fully réinterprète *Roméo et Juliette* de Shakespeare. Une expérience passionnante pour les enfants. Christine Gonzalez est journaliste à *Vertigo*, l'émission de La Première. C'est elle qui a eu l'idée de *Roméo et Juliette* à l'école primaire de Fully.

« La RTS nous a demandé de participer à l'émission *Les Vertigosses* », raconte Louis Carron, directeur des écoles primaires de Fully et à la tête d'un groupe d'écoles de 800 élèves.

« Christine Gonzalez, responsable de la chronique pour *Vertigo*, émission culturelle de La Première, est venue dans l'une de nos classes et elle a présenté *Roméo et Juliette* aux enfants, poursuit Louis Carron. Des extraits de cette œuvre ont été lus. Ensuite, en utilisant certains accessoires que

la journaliste avait apportés, les élèves ont rejoué certaines scènes, en les actualisant. »

L'émission a été tournée en un après-midi dans la classe de Sophie Carron. « Des photos ont été prises et pouvaient être consultées sur le site. C'est un bon souvenir pour notre école, les enfants et l'enseignante », selon le directeur.

« Une histoire que tout le monde connaît à travers le théâtre, le cinéma, avec un nombre incalculable

d'adaptations, bandes dessinées, comédies musicales, lance Christine Gonzalez en préambule de cette émission, diffusée le 14 octobre 2016 sur les ondes de La Première. Une histoire tragique, violente, injuste, où tout le monde meurt à la fin. J'ai donc pensé que c'était tout à fait adapté pour des enfants de dix ans ! » Bien sûr, c'est dit avec ironie et humour...

À quoi ressemble Roméo pour les enfants ? « Il (ne) dit pas trop de vilains mots. Il est gentil. Il prépare à manger. Il doit être musclé avec un tatouage sur le corps. Et puis il est sympa ! » Et Juliette est « plutôt blonde. Et puis elle est jolie. Elle se maquille beaucoup ! » Et que se passe-t-il ? « Les copains de Roméo lui disent, viens on va à un bal, pour faire un peu la fête. Là, il croise Juliette. Et puis il tombe fou amoureux à la renverse... Et puis Juliette, elle fait exactement pareil, elle regarde Roméo et tombe à la renverse... »

Les enfants sont à l'aise, expriment avec leurs mots une tragédie qui suit son cours, truffée de bruitages. De temps à autre, la chroniqueuse

donne un coup d'accélérateur. Sur les ondes, personne ne s'ennuie. Et la fin est d'une grande violence. « Oui, c'est un peu gore », ajoute un garçon.

Christine Gonzalez, quel a été le point de départ de votre démarche ?

Je voulais faire quelque chose avec les enfants, qui étaient autrefois plus présents sur les ondes de La Première.

Par ailleurs, les grands classiques, qu'il s'agisse de théâtre, ou de littérature et de cinéma, sont complexants et intimidants. Je voulais ouvrir sur un public qui les connaît sans les connaître. Et si possible en ajoutant quelque chose de décalé : aller chercher dans les histoires passées un éclairage d'aujourd'hui.

J'ai toujours aimé les anachronismes ! *Roméo et Juliette*, tout le monde en a entendu parler. Mais peu en maîtrisent les véritables ressorts dramaturgiques.

Dans votre histoire personnelle, d'où cette idée est-elle venue ?

En tant que petite-fille de libraire à Fribourg, j'ai vu ensuite à l'école et durant mes études comme il est facile de passer entre les gouttes sans lire les grands classiques. La faute peut-être à des institutions qui impliquent un savoir que nous n'avons pas. Ma vocation n'est pas pédagogique, je pense d'abord aux auditeurs. J'avais envie d'ouvrir une porte à tous ceux qui ne lisent plus ou qui n'ont pas lu ces classiques. Je travaille aujourd'hui sur les mangas qui reprennent les grands classiques, « Une vie », Guy de Maupassant, « Les Misérables » de Victor Hugo.

Qu'est-ce qui vous a frappée avec *Roméo et Juliette* à Fully ?

J'ai été bluffée par l'attention des élèves lorsque je leur ai raconté *Roméo et Juliette*. Et leur capacité à tout comprendre. Lorsque je les interrogeais ensuite sur l'histoire, rien ne leur avait échappé, aucun détail... Ils étaient tous capables de me

raconter la pièce avec leurs mots et leurs grilles de lecture. Je vous invite à regarder les vidéos que nous avons tournées. Il faut les voir jouer et prendre leurs rôles dans cette histoire. Peut-être que parmi eux, un ou deux auront envie d'aller voir une représentation un jour. Alors, ce sera gagné pour tout le monde. /

Liens
L'émission à la radio
[rts.ch/play/radio/vertigo/audio/les-vertigosses-romeo-et-juliette-de-shakespeare?id=8055448](https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/les-vertigosses-romeo-et-juliette-de-shakespeare?id=8055448)
Les vidéos de tournage
[rts.ch/culture/8159044-les-vertigosses.html](https://www.rts.ch/culture/8159044-les-vertigosses.html)

entretien avec corinne arter mais que se concocte-t-il donc dans l'atelier théâtre hep ?

entretien barbara fournier

P

Pas de secrets d'alchimiste ni de recette magique dans le magnifique travail scénique qu'élabore Corinne Arter avec ses étudiants HEP depuis 7 ans, et pourtant il y a quelque chose qui se soustrait aux mots lorsqu'on se penche d'un peu plus près sur ce qui rend possible le plaisir partagé des acteurs et du public. Rencontre avec une passeuse dans l'âme, à l'intersection du théâtre et de la pédagogie.



en Allemagne, assistante auprès d'un metteur en scène qu'elle a dû remplacer au pied levé, pour finaliser le travail.

Toute la trajectoire de Corinne Arter est, de fait, marquée par cette volonté de réunir, de rapprocher, de relier, pour toucher à l'universalité de l'humain, ce terreau dans lequel le théâtre puise sa matière depuis la nuit des temps.

« J'étais très jeune quand le théâtre m'a prise au vol. J'hésitais entre le droit et la psychologie, mais l'appel du théâtre a été plus fort », lâche Corinne Arter, sans entrer dans le détail. Femme discrète, voire même un brin secrète, celle que l'on connaît d'abord à la HEP Vaud pour son rôle de metteuse en scène de l'Atelier théâtre est une abatteuse de frontières.

Il faut dire qu'elle a été à bonne école. Élevée dans le bilinguisme, elle grandit entre une mère alsacienne et un père zurichois, et navigue donc tout à fait naturellement, depuis sa plus tendre enfance, entre deux cultures, francophone et germanophone. Elle a 24 ans quand on la retrouve

C

Concevoir, arper, semer, transformer, transmettre...

Incapable de se cloisonner dans un rôle unique, de vivre dans un seul monde, elle œuvre sans relâche aux « jointures », aux passerelles, aux « points de passage ». Quand ils n'existent pas, elle les crée. S'il ne fallait, par malheur, retenir d'elle que son curriculum vitae, ce dernier mettrait à jour

sans la moindre équivoque cette obsession magnifique du transversal qui est au cœur de tout ce qu'elle est et de tout ce qu'elle fait. Au moulin, au four et, en amont, dans les champs, parce que l'histoire de sa vie est à la fois de concevoir, d'arper, de semer, de récolter, de transformer et de transmettre. Avec le théâtre en abscisse et la pédagogie en ordonnée.

Comédienne, metteuse en scène, sur diverses scènes européennes, directrice de théâtre, d'école de théâtre, à Martigny et à Romont, consultante, programmatrice, formatrice, membre de commissions de la culture cantonales ou intercantionales, Corinne Arter ne cumule pas les activités pour le plaisir de collectionner plusieurs casquettes, mais parce qu'elle tient mordicus à conjuguer ce « terrain » qu'elle affectionne tant avec l'initiation/promotion de projets culturels et la recherche.

S

Se frotter aux rugosités

« J'aime, dit-elle, prendre part à un projet de sa genèse à sa réalisation. Identifier un besoin, étudier la pertinence et la faisabilité d'un projet, son ancrage dans le réel. Ce qui m'intéresse, c'est de travailler en réseau, de tisser du lien. On ne réalise rien tout seul et tout ce qu'on apprend se fait au contact des autres. » Se frotter à autrui implique forcément d'en accepter les rugosités et d'en faire quelque chose. « Dans les commissions intercantionales, j'ai notamment appris à conjuguer avec des équipes aux avis très diffé-



LE BOURGEOIS GENTILHOMME / MOLIÈRE / ATELIER THÉÂTRE HEP / 2014

rents, parlant, au sens propre ou figuré, différentes langues, poursuivant différents intérêts, avec lesquelles le travail consiste à parvenir à une décision commune et concrète. »

L

Le module interdisciplinaire, éventail d'usages des « arts de la scène »

Quand Corinne Arter arrive à la HEP Vaud, elle a déjà derrière elle une somme d'expériences impressionnante, mais le contact avec des étudiants qui ne se destinent pas à la scène, d'abord au travers du module interdisciplinaire « art vocal et scénique », lui apporte un grand lot de satisfactions. « Dans ce module, dans lequel se déploient différents arts de la scène, les étudiants sont placés en position d'agir avant de revenir sur leur propre profession : ils sont amenés progressivement, à travers des ateliers, à mobiliser les qualités qui leur sont propres. » Corinne Arter apprécie tout particulièrement, au sein de ce module, la fructueuse collaboration qu'elle entretient avec deux professionnels de la voix, du chant

L'

L'Atelier théâtre ou la posture de « celui qui apprend »

Et puis, il y a bien sûr la belle aventure de l'Atelier théâtre HEP qui a démarré en 2005 sous l'égide d'Elena Vuille-Mondada. Lorsque Corinne Arter reprend le flambeau, en 2010, elle monte « Songe d'une nuit d'été » de William Shakespeare, adapté par Philippe Cohen et Nicolas Haut. Six spectacles plus tard, c'est au tour de la « Cendrillon » signée Joël Pommerat de faire battre le cœur de l'Aula des Cèdres. À chaque fois, le succès est au rendez-vous, et des « scolaires » sont accueillies lors des représentations publiques.

Derrière ce succès, jamais gagné d'avance et toujours à reconquérir, il y a, en coulisses, un immense travail qui se déroule avec les étudiants.

Corinne Arter donne à ses comédiens amateurs ce dont ils ont besoin : du temps, de l'attention et, surtout, de la bienveillance. « Tout est faux au théâtre, leur dit-elle, sauf les émotions qu'on exprime, les intentions qu'on y amène. » La formidable énergie de la metteuse en scène est de les guider vers l'acquisition de la confiance en soi. « Il faut que chacun puisse investir un personnage avec les émotions qui sont les siennes pour transmettre une histoire au public. Cet apprentissage est d'autant plus difficile pour de futurs enseignants qu'il exige de chacun d'eux de se mettre dans la position de celle ou celui qui apprend avant d'être celle ou celui qui partage des savoirs.

J

Jouer pour mieux se confronter à la complexité du réel

Le défi n'est pas mince, mais le jeu en vaut la chandelle ! Pour celles et ceux qui sont issus du gymnase, donc avec encore peu d'expérience sur le terrain, le statut alternatif d'étudiant/enseignant est particulièrement perturbant. Or, le théâtre les

entretien
avec corinne arter
mais que se concocte-t-il donc
dans l'atelier théâtre hep ?



LE MÉDECIN MALGRÉ LUI... OU LE TOUBIB À L'INSU DE SON PLEIN GRÉ / MOLIERE
PHILIPPE COHEN / ATELIER THÉÂTRE HEP 2011

aide à se confronter à cette réalité duale et à prendre une distance qui permet, à la fois, la remise en question et l'affirmation de soi. Pour les bousculer un peu, Corinne Arter aime leur rappeler de temps en temps que « le metteur en scène est toujours celui qui finit progressivement par se faire oublier pour laisser l'acteur prendre toute son autonomie ».

Cette confrontation avec le personnage et le travail qu'elle induit donnent aux futurs enseignants des clefs pour l'exercice de leur métier, notamment lors de ce baptême du feu que représentent le face-à-face initial avec une nouvelle classe ou les premières rencontres avec les parents d'élèves.

U

Une approche de la culture par le vécu

Fidèle à elle-même, Corinne Arter accueille avec le même bonheur chaque étudiante, chaque étudiant, à la recherche d'une complémentarité à sa formation d'enseignant. « Dans l'atelier, souligne-t-elle, la parole peut se déployer dans un espace privilégié qui permet de reconnecter son esprit à son corps. »

Toujours soucieuse de l'implication de ses étudiants, Corinne Arter discute avec eux du choix de la pièce, de la thématique en jeu, de leur implication dans les processus de création. Ce sont eux, elle le sait, qui sont les meilleurs médiateurs du théâtre auprès de leurs camarades étudiants,

mais aussi auprès de leurs élèves. Et pour Corinne Arter, cela n'est pas une surprise. L'approche de la culture ne peut se concrétiser que par le vivant, par le vécu. Pas de mur donc, entre le théâtre, d'un côté, et la vie, de l'autre. Une conviction que Shakespeare avait poussée à son paroxysme en renversant cul par-dessus tête les termes mêmes du décor: « Le monde entier est un théâtre. Et tous, hommes et femmes, n'y sont que de simples acteurs. Ils ont leurs sorties et leurs entrées. Et chacun, durant le temps qui lui est donné, joue plusieurs rôles. » /

babel 2.0: une famille pas comme les autres

anouk zbinden

T

Tisser des liens des forts entre des personnes de multiples horizons, donner naissance à une famille éclectique, offrir un espace d'expression à des réfugiés, monter un spectacle libérateur: autant de belles choses que le projet Babel 2.0 a réalisées. Cette pièce, dans laquelle des requérants d'asile racontent l'exil et la vie dans les abris PC, a été jouée pendant deux semaines à guichets fermés, en janvier dernier à Genève, devant un public largement composé de classes. Près de 400 élèves ont ainsi été confrontés à la réalité de la migration à travers des témoignages poignants. *Prismes* se lance sur les traces de cette aventure humaine unique en son genre.

Babel 2.0, c'est avant tout une histoire d'amitié comme on en connaît peu. De ces amitiés improbables qui marquent pour la vie. Il suffit de lire dans les yeux de Zafar, un jeune Afghan de 19 ans, pour saisir toute la portée de cette simple phrase: « L'atelier théâtre, c'est la famille. » Soudée par des mois de travail intense autour d'une pièce qui s'est soldée par un véritable succès, la troupe de Babel 2.0 est principalement composée de requérants d'asile, âgés de 18 à 25 ans, venus d'Erythrée, de Syrie, du Sri Lanka et d'Afghanistan. Mais pas seulement. Au cours de l'aventure, des sympathisants se sont greffés à la troupe de base. Il y a d'abord Filipe, un Portugais arrivé à Genève il y a quatre ans qui, au lieu de filmer l'atelier comme initialement prévu, a préféré jouer dans la pièce avec les autres. Il y a aussi Pawan, un étudiant en médecine, Martina, une jeune femme qui travaille sur les questions de migrations,

Awatif, une traductrice érythréenne, sa fille Anaïs, une Franco-Érythréenne, et enfin Rosemarie et ses amies, les cuisinières attirées de la troupe. Un groupe haut en couleur qui ne veut désormais plus se quitter. Mais comment cette famille recomposée est-elle née ?

D

Devant l'abri

L'histoire de Babel 2.0 débute en 2015, sur les trottoirs d'un quartier genevois. Tous les jours en allant au travail, Iria Diaz, comédienne et

musicienne, croise de jeunes migrants inactifs devant un parking. Intriguée, elle pose des questions dans le quartier et découvre qu'il s'agit de requérants d'asile tout juste arrivés en Suisse qui n'ont pas encore la possibilité d'aller en cours ou de travailler. Le parking devant lequel ils passent leur temps est en fait l'entrée de l'abri PC dans lequel ils dorment. N'ayant nulle part où aller la journée, ils profitent donc du soleil de printemps devant l'abri.

Touchée par leur situation, Iria décide de leur proposer un atelier de théâtre avec l'ambition encore lointaine de monter une pièce avec eux. Elle entraîne dans l'aventure son amie Léna Strasser, formatrice d'adultes, qui travaille depuis des années sur la question de l'intégration des migrants. Passionnée de théâtre, elle s'enthousiasme immédiatement pour le projet.

U

Une barrière linguistique ? Où ça ?

C'est ainsi qu'un jour, Iria aborde ces jeunes avec qui elle ne partage pas une bribe de langage commun, si ce n'est celui des gestes. À l'aide de ses mains, elle parvient à leur indiquer un lieu de rendez-vous dans une salle près de la plaine de Plainpalais et, à sa grande surprise, ils sont plusieurs à être présents à l'heure dite. Principalement de jeunes hommes, puisque ce sont eux qui sont généralement logés dans les abris de la protection civile. Aucun d'entre eux ne parle le français: Iria et Léna leur expliquent le projet avec les moyens du bord et commencent à mettre sur pied des activités. « Iria a fait un incroyable travail à ce moment-là pour les mettre à l'aise et pour construire ensemble un vocabulaire de base



BABEL 2.0 / IRIA DIAZ, LÉNA STRASSER / GENÈVE / 2016

commun. Nous avons beaucoup ri et cela a permis de créer une confiance essentielle pour la suite», se rappelle Léna.

U

Un langage commun autour du théâtre

« Au début, nous avons surtout utilisé les sons, les mimes. Jouer quelqu'un de surpris, en colère ou triste est quelque chose d'aisé, même sans l'usage des mots : le langage corporel des émotions est international et dépasse la plupart du temps les barrières linguistiques et culturelles », ajoute Iria. « Un jour, Samy, l'un des participants, a amené son Krar, un instrument érythréen et nous avons alors beaucoup dansé et chanté. Par la suite, nous

avons fait des exercices de français en mouvement, c'est-à-dire, réaliser des actions simples tout en les nommant, comme par exemple : « je saute en avant ». C'est ainsi qu'ils ont commencé à apprendre le français : de manière informelle, sans jamais mettre en concurrence deux langues ou utiliser la notion d'erreur. »

L

Les contours de Babel se dessinent

Après trois mois, l'aide opportune d'Awatif, une traductrice érythréenne, permet enfin à Iria et Léna d'expliquer leur projet de pièce aux participants de l'atelier. « On a enfin pu leur dire ce que nous avions en tête ! », se souvient Léna en riant.

« Nous étions anxieuses de savoir si cela allait leur plaire ! Mais très vite, ils nous ont dit : super, on vous suit ! » Entraînée par cette belle énergie, Awatif finira d'ailleurs elle aussi par jouer dans la pièce avec sa fille, Anaïs.

Débute alors une période plus intense pour la troupe, qui répète désormais deux soirs par semaine et va régulièrement au théâtre. « Certains ne savaient pas du tout ce que c'était. Nous les avons donc emmenés voir un maximum de pièces, raconte Iria. Ils ont par la suite pu se servir de ce qu'ils y avaient vu. »

Un jour, alors que la troupe fait des improvisations sur la vie quotidienne, les acteurs commencent à mimer des scènes vécues dans les abris PC. « L'intensité n'est tout d'un coup plus la même », se souvient Léna Strasser.

À partir de ce moment, la pièce commence à prendre forme et les meilleures scènes, toutes

nées d'exercices d'improvisation, seront gardées et retravaillées pour coudre, fil après fil, les pièces d'un patchwork qui aboutira à Babel 2.0.

L'

L'écriture fait sauter les verrous

Une partie des textes de la pièce a cependant été rédigée lors d'ateliers d'écriture, organisés dans le cadre de l'activité théâtrale mais menés par Nael Lafer. Notamment deux poèmes, l'un sur l'exil et l'autre sur la relation à la mère, restée au pays. Durant la pièce, les deux textes, très touchants, sont traduits sur un écran, derrière les acteurs qui les disent en Tigrigna, une langue parlée en Érythrée.

« Ces ateliers ont créé un espace pour aborder des sujets dont on n'avait jamais pu parler avant. Nous ne les avons jamais poussés à parler de la traversée, bien conscientes que c'était difficile pour eux, mais ils l'ont abordé naturellement à ce moment-là.

Le fait de pouvoir écrire dans leur langue a été libérateur, je pense. Des thèmes étaient donnés, tels que « j'ai dormi... », « je me souviens... » Ce qui a débouché sur l'un des textes de la pièce qui débute ainsi : « Dans le désert, nous n'avons pas dormi jusqu'au petit matin. Sur le bateau, nous n'avons pas fermé l'œil » : ça bougeait et tout le monde vomissait. » Il se termine d'ailleurs par « En Suisse, nous dormons avec les voitures. »

Le fait que l'abri PC se situe dans un parking les a tous énormément marqués. »

L

Le menu couscous-riz

Si le résultat final de la pièce est une réussite, le chemin pour y arriver a été sinueux et parfois semé d'embûches, du fait de la situation compliquée dans laquelle se trouvaient les acteurs. « Ils attendent tous une réponse à leur demande d'asile, qui est parfois tardive et génère une attente difficile, ou s'avère négative, ce qui n'est pas facile à vivre non plus, rappelle Léna. Nous avons d'ailleurs perdu l'un des acteurs en cours de route : il a reçu une réponse de non-entrée en matière et a été renvoyé en Italie sans que nous puissions le revoir. Ce fut un coup dur pour le groupe mais, paradoxalement, ce sont les acteurs qui nous ont soutenues à ce moment-là. Ils ont un sacré mental. D'autant que certains recevaient parfois des nouvelles douloureuses : leurs proches peuvent faire partie des nombreux migrants qui continuent à mourir en mer. »

Malgré cela, la petite troupe a pris le parti de rire de la situation. D'où quelques scènes comiques qui jalonnent la pièce, à l'instar d'un sketch sur le couscous-riz : le menu quotidien dans les abris PC. Ce repas, servi à heure fixe, les acteurs le rataient d'ailleurs tous les lundis soir, pour aller à l'atelier théâtre. C'est pourquoi, Rosemarie, touchée par l'énergie du groupe, est venue toutes les semaines faire à manger à la troupe. Ses amies sont ensuite venues la rejoindre et ont monté un atelier cuisine pour les acteurs. Zerit, un Érythréen de 29 ans, raconte avec un sourire qu'il vient d'y apprendre à faire des lasagnes. « Elles sont devenues les mamans du groupe ! » rigole Iria.

**babel 2.0:
une famille
pas comme
les autres**

Des groupes de deux ou trois acteurs se sont en effet déplacés

dans les écoles pour continuer la discussion initiée au théâtre.

« Ils nous ont posé beaucoup de questions sur notre voyage en mer

et sur le service militaire en Érythrée. Certains nous ont même

demandé si les scènes jouées dans la pièce étaient des histoires

vraies », raconte Shenhat en souriant.

U

Un projet boule de neige

De belles anecdotes comme celles-ci ponctuent la vie de la troupe, tels des témoins de l'humanité profonde de ce projet et des liens forts qui se sont créés au fil des mois. À l'image de l'arrivée d'Anais, cette Franco-Érythréenne qui a rejoint le groupe avec l'attitude libérée d'une jeune Européenne pour qui l'égalité est une évidence, et que les acteurs érythréens ont rebaptisée « Natsenet », liberté en Tigrigna.

Un réseau bien plus large que le projet lui-même s'est créé, constate Léna. Mais plus important encore, en plus d'avoir amélioré leur français, les participants se sont ouverts grâce à cet atelier théâtre. Avant cela, certains ne sortaient pas de l'abri: Babel a constitué pour eux un premier pas vers l'extérieur et cette ouverture aux autres se perçoit jusqu'à travers leur attitude corporelle qui a énormément changé. Ils se tiennent droit et regardent les gens dans les yeux. »

I

Ils vivent sous nos pieds

Raconter leur histoire devant un public a en effet été libérateur pour tous les participants. « C'était difficile de faire cette pièce, témoigne Zérit, mais c'était important de partager notre histoire. » Et leur histoire, ils l'ont racontée de nombreuses fois: après les 5 dates jouées en 2016, deux semaines de représentation leur ont été proposées au Théâtre de la Parfumerie en janvier 2017. Iria et Léna décident alors de présenter un dossier pédagogique au Département de l'instruction publique (DIP) pour une éventuelle collaboration. « Il nous semblait important que des jeunes Suisses puissent assister à la pièce et voir ce que vivaient des réfugiés du même âge. »

Martina Ambruso porte cette partie du projet et propose d'ajouter des moments de dialogue après la pièce; le DIP, enthousiaste, accepte. Près de 400 élèves, principalement du Secondaire II, ont ainsi assisté à Babel 2.0. Les questions fusent durant les « bords de scène », moments d'interaction avec le public après la pièce: « Mais qu'est-ce qu'on peut faire? Pourquoi avez-vous choisi la Suisse? Votre famille vous manque-t-elle? », sont quelques-unes des questions qui revenaient le plus souvent. Un instant fort pour les acteurs qui réalisent alors à quel point les élèves sont peu conscients de la situation des migrants. « Ils vivent sous nos pieds mais nous ne les voyons jamais! », se sont exclamés plusieurs jeunes dans le public. Preuve de la surprise, voire du choc, provoqué par le témoignage des acteurs et par la découverte de leur histoire.

U

Une histoire vraie?

Piquée par la pièce, la curiosité des élèves s'est prolongée lors d'interactions dans les écoles. Accompagnés de Martina, des groupes de deux ou trois acteurs se sont en effet déplacés dans les écoles pour continuer la discussion initiée au théâtre. « Ils nous ont posé beaucoup de questions sur notre voyage en mer et sur le service militaire en Érythrée. Certains nous ont même demandé si les scènes jouées dans la pièce étaient des histoires vraies », raconte Shenhat en souriant.

Aujourd'hui, alors que les ateliers de théâtre continuent avec une partie de la troupe, Léna et Iria espèrent secrètement que leur démarche fera des émules ailleurs en Suisse et réfléchissent à la place que ces ateliers pourraient avoir dans l'insertion professionnelle des réfugiés. /

entretien avec noria baur la passion de noria

françois othenin girard

L

« Le théâtre m'a peu à peu permis de retrouver une vie normale, après un accident qui aurait pu me coûter la vie. »

Doyenne de la formation et des enseignants au sein du COFOP, Noria Baur enseigne le français et la culture générale à des élèves qui développent un projet d'insertion professionnelle au sein de l'Unité de Transition au Travail.

Entretien avec une actrice de l'Atelier théâtre HEP qui fait

« flamber les planches » et campe avec brio ses personnages, de Molière à Feydeau, en passant par Pommerat.

Engagée comme comédienne dans L'Atelier théâtre HEP pour jouer, en avril 2016, dans « Les coulisses des apparences » d'après « L'Hôtel du Libre-Échange » de Georges Feydeau, vous vous rendez en Chine pour un voyage privé. Un accident vous empêche d'être de retour à temps pour les représentations. Un scénario imprévu et difficile à vivre pour vous qui deviez jouer un des rôles-titres ?

Oui, parce que lorsqu'on joue dans une pièce, il faut aller jusqu'au bout et tenir ses engagements. Si on a un rôle important et qu'une semaine avant, on n'est plus là pour le jouer, cela met tout le monde en difficulté.

Avez-vous pensé tirer un trait sur *Les coulisses des apparences* ?

J'en ai discuté avec Corinne Arter, responsable de la mise en scène. Je ne voulais pas lâcher, la reprise n'avait lieu qu'en novembre, quelques mois plus tard, et je me sentais capable de reprendre.

Au final, qu'avez-vous éprouvé sur scène ?

En jouant Feydeau, j'ai connu un moment de bonheur total. C'était très fort. Le théâtre, je ne peux pas arrêter. Cela me donne de l'énergie. Je m'investis, je suis dedans, j'aime aller jusqu'au bout.

Comment êtes-vous arrivée au théâtre ?

Pendant quelques années, en Lorraine où j'ai grandi, je participais à un atelier théâtral une fois par semaine, avec une pièce par année présentée au public. Par la suite, j'ai travaillé au sein de collectifs comprenant d'autres formes artistiques, musiciens, vidéastes, plasticiens.

Avez-vous joué d'autres rôles dans la « vraie vie » ?

Oui, après mes études universitaires en communication, j'ai endossé le rôle de gérante de café durant deux ans, dans un petit village situé en milieu rural. Une expérience enrichissante et haute

En jouant Feydeau, j'ai connu un moment de bonheur total.

C'était très fort. Le théâtre,

je ne peux pas arrêter. Cela me

donne de l'énergie.

Je m'investis, je suis dedans,

j'aime aller jusqu'au bout.

en couleurs sur le plan relationnel. Ensuite, j'ai opté pour le rôle de prof de lycée durant quatre ans.

De patronne de café à enseignante, comment s'effectue la transition ?

La première fois, c'est difficile, on se retrouve face à des élèves, de l'autre côté. Il faut maîtriser son cours et tenir son rôle. Mais j'ai beaucoup aimé cette période.

Pourquoi avoir arrêté ?

Je me suis retrouvée en zone urbaine prioritaire avec trois classes de même niveau à raison de 35 à 37 élèves par classe. Je répétais mon cours trois fois par semaine et les travaux de groupes six fois. Il me fallait un nouveau projet dans ma vie professionnelle.

Qu'avez-vous choisi ?

J'ai repris mes études, d'abord dans les RH puis en économie-droit. J'ai mis le cap sur l'insertion professionnelle. Je supervisais des projets de réinsertion.

Une source d'inspiration pour le théâtre ?

Je faisais déjà du théâtre et j'en discutais avec ma prof, je lui racontais des anecdotes et lors des improvisations, je me mettais dans la peau de ces personnages. Cet environnement de travail me donnait beaucoup d'inspiration. À l'inverse, le théâtre me permettait de prendre de la distance face à des situations difficiles.

Que jouiez-vous alors ?

J'ai joué sept ans en France dans de nombreuses pièces: *Ubu roi* d'Alfred Jarry, *Le roi se meurt* d'Eugène Ionesco, des saynètes contemporaines, comme celles qui ont été tirées des textes de Xavier Durringer et Denise Bonal, des pièces écrites par l'un de nos comédiens.

Comment avez-vous découvert l'Atelier théâtre de la HEP ?

En arrivant en Suisse, après un passage en Valais, où j'ai effectué notamment des remplacements dans des écoles primaires à Sierre, j'ai décidé de revenir à l'enseignement et de me former deux ans à la HEP.

Je participe à l'atelier depuis 2014 et j'ai joué dans plusieurs pièces: une servante dans *Le Bourgeois Gentilhomme*, de Molière, plusieurs personnages dans *Musée Haut*, *Musée Bas*, de Jean-Michel Ribes, Madame Pinglet dans *L'Hôtel du Libre-Échange*, de Georges Feydeau, et la belle-mère dans *Cendrillon*, de Joël Pommerat. /



du côté de Genève le théâtre à l'école et les écoliers au théâtre !

luisa campanile

G

Genève connaît plus d'un demi-siècle d'expérience en matière d'enseignement du théâtre dans les écoles publiques. Une dynamique qui ne se relâche pas, un dispositif « École et culture » qui démarre dès la 1^{re} HarmoS et qui aboutit en 2017 à une maturité option théâtre. Brève histoire d'une relation passionnée.

Genève connaît plus d'un demi-siècle d'expérience en matière d'enseignement du théâtre dans les écoles publiques. Une dynamique qui ne se relâche pas, un dispositif « École et culture » qui démarre dès la 1^{re} HarmoS et qui aboutit en 2017 à une maturité option théâtre. Brève histoire d'une relation passionnée.

L'herbe est toujours plus verte chez nos voisins. En matière d'éducation, cet adage peut encore sévir malgré la mise en application du concordat suisse dénommé HarmoS. Pour ce qui est de l'enseignement du théâtre et de dispositifs culturels destinés aux écoliers, Genève révèle un panorama complexe, variable avec le temps, en lien étroit avec la vision des politiques en matière de culture.

D

Des années 60-70 bouillonnantes : le début du théâtre à l'école

Je pense qu'il faut déshabituer les enfants des films idiots, et je pense aux films de western, qui

sont constamment projetés à la télévision. Films où des gens sont assassinés, surtout les très vilains Indiens ! Si nous voulons donner aux jeunes d'autres goûts, il faut leur expliquer ce que c'est qu'un vrai film et les habituer au théâtre. Si nous voulons leur faire goûter autre chose que les chansons yé-yé, il faut leur donner l'occasion d'analyser, à l'école déjà, des disques. Tous mes collaborateurs sont parfaitement informés de la volonté du Département de faire l'impossible pour que nous habituions les élèves à rechercher des loisirs instructifs. (...) et pas simplement à voir ce que le souci de gain commercial leur montre. Il faut former pour cela des enseignants. »

Tels sont les propos, lors de la séance au Grand Conseil du 20 décembre 1963, du ministre André Chavanne, fervent défenseur de la culture, en charge de l'éducation jusqu'en 1985, lequel va fortement marquer Genève avec des réformes en vue d'une démocratisation des études.

André Chavanne est alors très engagé dans la vie culturelle genevoise. Son soutien au milieu théâtral est inconditionnel.

L

Les comédiens professionnels entrent en classe

Il faut préciser que c'est pour toute la Suisse romande une époque très dynamique pour les arts de la scène. En effet, le goût est à la professionnalisation du métier et à l'émergence de nombreux lieux de pratiques théâtrales. La ville du bout du lac voit s'ouvrir des théâtres comme le Théâtre Am Stram Gram, comme elle voit affluer des subventionnements majeurs pour des théâtres déjà présents sur la place tels que le Théâtre des Marionnettes ou le Théâtre de Carouge ou La Comédie. Genève, grâce au ministre André Chavanne, renforce son engagement auprès des comédiens, et donc promeut la considération de leur profession, en introduisant, dès 1966-1967, au Cycle d'orientation, les actuelles 9^e, 10^e, 11^e HarmoS, les cours d'initiation au théâtre.

Ce sont alors des comédiens professionnels qui prennent en charge ces cours. Dès lors commence également l'apparition, pendant l'horaire scolaire, des représentations théâtrales.

É

« École et Culture », un dispositif d'État

Dès les années 60-70, les propositions du milieu théâtral professionnel, tant indépendant qu'institutionnel, sont entendues par le Département de



du côté de Genève le théâtre à l'école et les écoliers au théâtre!

l'instruction publique de Genève. Pour faire le lien entre l'école et les différents et nombreux acteurs de la vie culturelle genevoise, l'État se dote, dès 1993, d'un dispositif baptisé « École et Culture ». Celui-ci garantit que l'offre culturelle soit accessible au mieux aux écoliers et qu'il y ait une rencontre directe entre ces derniers et les créateurs. À cet escient, pour respecter la signature de conventions entre les partenaires culturels, dont notamment le Théâtre Am Stram Gram et le Théâtre des Marionnettes, l'État de Genève achète dans un premier temps, ne serait-ce que pour ces deux partenaires, quelques 40'000 billets. Dans un deuxième temps, le dispositif « École et Culture » propose une liste aux enseignants qui font leurs choix de spectacles pour leurs élèves.

L

« Les meilleurs prescripteurs sont les enfants »

« Les meilleurs prescripteurs en matière de culture sont les enfants. » Ces paroles d'Yvette Jaggi, présidente de Pro Helvetia de 1998 à 2005, lors d'un cours en gestion culturelle, trouvent une mise en application certaine. Plus aucun doute, la fonction de l'art est formatrice, comme le soutient Gabriella Della Vecchia, conseillère culturelle pour le post-obligatoire au sein dispositif sus-mentionné: « Il s'agit non seulement de faire connaître les différents corps de métier des professions artistiques, mais aussi de former l'esprit critique des citoyens de demain. »

Cette formation commence tôt. Le dispositif « École et Culture » démarre dès la première HarmoS. Selon Stéphane Dubois, quant à lui conseiller culturel pour le primaire, si l'on prend un écolier genevois entre sa première HarmoS et sa huitième HarmoS, il aura effectué seize sorties culturelles, et utilisé trois transports en commun. Même si en matière de propulseur dans la vie culturelle, l'État vient après la famille, l'école et la commune, le Département de l'instruction publique fait preuve d'une ferme volonté. Lors des coupures budgétaires touchant le Département, décidées en novembre 2015, le dispositif « École et Culture » a été épargné.

U

Une passerelle vers la société

Selon Anne Emery-Torracinta, ministre en charge de l'éducation dès 2013, c'est par la découverte d'un patrimoine commun, au même titre que l'acquisition de connaissances et du renforcement des compétences, que l'insertion de l'individu dans la société est réalisée.

Et pour l'individu, il est indiscutable que les arts et la culture ont un rôle majeur pour son développement. À l'État donc de faire son travail de passerelle.

À l'heure actuelle, le Département de l'instruction publique suit plusieurs pistes parmi lesquelles il faut relever: le développement de l'accès à la culture pour les filières professionnelles, le renforcement des spectacles au sein des établissements, le renforcement d'un travail spécifique avec les élèves migrants et/ou allophones.

D

Dès la rentrée 2017, une maturité spécialisée option théâtre

C'est parti. Dès la prochaine rentrée, l'État de Genève offre aux étudiants de l'École de culture générale la possibilité de poursuivre le parcours avec une maturité spécialisée, option théâtre. L'objectif est de permettre à des élèves aux talents confirmés de poursuivre leur formation jusqu'au niveau HES, ce qui était déjà le cas pour les arts visuels et la musique. /

- 1 Jean-Pierre Gavillet MGC. *André Chavanne, Homme d'état, humaniste et scientifique*. (éd. Infolio, 2013), p. 214.
- 2 Anne-Catherine Sutermeister, *Sous les pavés, la scène. L'émergence du théâtre indépendant en Suisse romande dans les années 60*. (éd. d'en bas, Lausanne, 2000).
- 3 Raymond Farquet, *Évolution du matériel d'enseignement au Cycle d'orientation de 1962 à 1987: archivages des livres et de brochures* (brochure du Département de l'instruction publique, Genève, 1992).

Dès la prochaine rentrée, l'État de Genève offre aux étudiants de l'École de culture générale la

possibilité de poursuivre le parcours avec une maturité spécialisée, option théâtre.

L'objectif est de permettre à des élèves aux talents confirmés de poursuivre leur formation

jusqu'au niveau HES, ce qui était déjà le cas pour les arts visuels et la musique.

l'exemple du théâtre am stram gram : des pratiques artistiques pour un mieux vivre ensemble

Depuis qu'il est devenu directeur du Théâtre Am Stram Gram, en 2012, le metteur en scène et auteur Fabrice Melquiot, défend très clairement l'identité de son théâtre en tant que centre international de création pour l'enfance et la jeunesse. L'urgence d'amener les différentes générations dans le lieu qu'est le théâtre et de faire en sorte que ce lieu leur appartienne, part du triste constat, comme l'avoue le directeur, qu'en France, et certainement également en Suisse, le 84% de la population ne fréquente pas les théâtres.

Et pourtant, ce lieu du théâtre est là, toujours selon Fabrice Melquiot, pour transmettre des notions telles que le vivre ensemble, la désobéissance, la liberté, la créativité. Des notions, probablement difficiles à enseigner, mais qu'une pratique artistique peut amener à expérimenter. Pour Fabrice Melquiot, la poésie est vivante et se laisse partager, et elle fait figure de remède contre la consommation.

Ainsi, fort de ce désir, le Théâtre Am Stram Gram propose, outre les scolaires qui occupent le 40% des représentations de la saison, de nombreux dispositifs complémentaires au spectacle: laboratoires spontanés d'écriture, ateliers de pratiques théâtrales, formations des enseignants, etc.

Le théâtre, c'est dans ta classe !

Parmi les propositions, il faut relever « Le théâtre, c'est (dans ta) classe. », destinée aux élèves du post-obligatoire. Le point de départ est la commande d'un monologue à des auteurs contemporains vivants. Puis, le comédien ou la comédienne interprète ce monologue dans une salle de classe, pendant 30 à 45 minutes. Cette forme courte tend, de façon déterminante, la perche aux enseignants qui ne peuvent pas déplacer les élèves au vu des contraintes de temps, de distance et de programme. Avec cette proposition en classe, la rencontre avec les jeunes reste joyeuse, dans l'échange et l'envie d'une participation active que l'on soit acteur de théâtre ou... acteur en devenir de la société.

zeina daccache un théâtre « engéôlivé » au liban

marc dubois

Début décembre 2016 se tenait, à Beyrouth, une séance de cinéma un peu particulière. Dans une salle pleine pour moitié d'agents des forces de sécurité intérieure en uniforme et pour l'autre de militants de la société civile libanaise était projetée la version cinématographique documentaire d'une pièce de théâtre expérimentale à plus d'un titre : « *Johar... up in the air* » (Johar... aux oubliettes). Sur les planches, des acteurs pas comme les autres, des prisonniers condamnés à perpétuité.

Johar (la « quintessence », le « joyau » en arabe) est un prénom tant féminin que masculin. Il incarne ici les femmes et les hommes en détention dans les prisons libanaises et atteints de troubles psychiques. Les oubliettes font référence au statut de ces personnes qui ne peuvent bénéficier de soins et de traitements appropriés du fait du manque de structures adaptées et de personnel qualifié en psychiatrie pénitentiaire.

U

Un psychiatre pour 3500 détenus

Ces détenus fragiles sont victimes d'une législation vieille de plus de 50 ans qui, de fait, les enferme à perpétuité : leurs peines ne peuvent être réévaluées et leur détention levée que s'ils font la preuve de la « guérison » de leur folie. Cependant, les dispositifs thérapeutiques sont défectueux, les traitements sont absents et les unités psychiatriques prévues par la loi pour les accueillir sont réduites à un seul pavillon délabré, surnommé le « Bâtiment bleu », dans la prison de Roumieh, à l'ouest de la capitale. Seul un psychiatre y consulte, pour les 3500 détenus de cette prison conçue pour 1000 personnes.

Leur destin d'oubliés croise celui des détenus condamnés à perpétuité ou à la peine de mort, dont la réduction de peine est conditionnée au paiement d'une indemnité élevée aux familles des victimes ou à l'obtention du pardon de ces familles. Mais ils n'ont aucun moyen de travailler, et la culture du pardon est fragile dans un pays qui a du mal à sortir des affres de la guerre.

L

La volonté de Zeina Daccache, première dramathérapeute du Liban

Si, au cours de l'automne 2016, le spectacle dont est issu le documentaire a pu exceptionnellement être joué en public par une quarantaine de détenus condamnés à perpétuité – qui jouent le rôle de ces malades emprisonnés –, au sein même des murs de Roumieh, la plus importante prison du pays, surpeuplée et vétuste, c'est par la volonté tenace de Zeina Daccache. Première « dramathérapeute » du Liban, elle promeut, avec son association Catharsis¹ créée en 2007, la thérapie par le théâtre dans un pays dont les blessures sont multiples et profondes.



JOHAR... UP IN THE AIR / ZEINA DACCACHE / PRISON DE ROUMIEH / 2016

Première « dramathérapeute » du Liban, Zeina Daccache promeut, avec son association Catharsis, créée en 2007, la thérapie par le théâtre dans un pays dont les blessures sont multiples et profondes.

D

Des projecteurs aux chambres obscures

Pour beaucoup de Libanais, la notoriété de cette Beyrouthine quadragénaire vient du rôle qu'elle a tenu, dix ans durant, dans une populaire série politique satirique à la télévision, *Bass Mat Watan*. Mais Zeina Daccache a bien d'autres cordes à son arc, qu'elle mobilise dans des projets ambitieux, créatifs et généreux.

D

Dans le berceau de la tragédie antique

Son Bachelor de « Scenic and Dramatic Art » à l'Université Saint-Joseph en poche, elle part en 2000 à Londres suivre les cours de comédie de Philippe Gaulier dont elle retient ce conseil sans concession : « Si vous êtes ennuyeuse en tant qu'actrice, il faut essayer la banque². » Son intuition s'en trouve renforcée : le théâtre doit être porté

zeina daccache un théâtre « engéôlivé » au Liban

dans les plis intimes des sociétés, et non pas s'arrêter aux frontières de l'entre-soi d'un public d'initiés intellectuels. Moyen d'expression aux formes multiples, populaires ou élitistes, et sans cesse réinventées dans cette région où est née la dramaturgie antique, il peut s'avérer un vecteur social puissant.

De retour au pays, elle s'engage et travaille dans un centre de réhabilitation pour toxicomanes. La plupart des patients accueillis ont vécu et participé à la guerre civile qui a déchiré le pays entre 1975 et 1990. Ils en gardent des traumatismes.

Autre guerre: en juillet 2006, Israël bombarde le Liban durant 33 jours. Le sud du pays est particulièrement touché et Zeina Daccache y entame un travail de thérapie avec un groupe de femmes. De cette expérience naît *Any (Moi)*, un premier court-métrage.

P

Promouvoir la thérapie sociale par le théâtre

Une confirmation que théâtre et thérapie peuvent aider à soigner les maux avec les mots, bien que cette idée soit peu entendue au Pays du Cèdre. La jeune femme décide malgré tout de la concrétiser en soutenant en 2007 un Master de Drama Therapy à l'Université du Kansas, aux États-Unis, avant de revenir à Beyrouth se former à la psychologie clinique et fonder *Catharsis*, sa propre ONG. Son objectif est de promouvoir la thérapie sociale par le théâtre et, selon les termes de la North America Drama Therapy Association dont elle est membre, de fournir un cadre où les participants peuvent raconter leur(s) histoire(s), faire émerger des objectifs, exprimer leur ressenti, voire atteindre une forme de catharsis. C'est ce programme que Zeina Daccache se propose alors de mettre à disposition de la population carcérale libanaise, dont les conditions de détention sont à maintes reprises l'objet d'alertes³.

C

Catharsis par le théâtre: la dramathérapie entre dans la prison

Sa volonté et son pouvoir de conviction seront mis à l'épreuve. Juste après la guerre de 2006, le théâtre, qui plus est dans des geôles, n'est pas vraiment la priorité des autorités libanaises. Mais la jeune femme n'aura de cesse de frapper à leurs portes et finira, au bout d'un an d'intense lobbying, par obtenir l'aval des responsables de la police, du procureur général et du ministère de l'Intérieur, pour faire entrer en prison la « dramathérapie ».

Le premier projet de *Catharsis* sera une adaptation des *Douze hommes en colère* de Reginald Rose, qui deviendra en 2009 *Douze Libanais en colère*. Un jeu d'inversion de situation où les prisonniers de Roumieh se retrouvent leurs propres juges, leur offrant ainsi un point de vue différent sur leurs expériences d'incarcération, sur le jugement d'autrui et la portée des actes commis.

Certains détenus, qui blâmaient la société en lui imputant leurs problèmes, ont développé l'envie d'entreprendre un travail personnel d'introspection. D'autres racontent que le jeu les a sortis d'un certain isolement social par rapport à leurs codétenus. Mais au-delà, il s'agissait de plaider, avec d'autres associations, pour la révision de la loi sur la réduction des peines

A

Un « making of » qui a fait bouger la loi

Un film documentant la création de cette pièce a été projeté dans 74 pays et a remporté une dizaine

de prix. Il a aussi contribué à changer la vision du public sur la détention et sur ce qu'est un crime, dans un pays qui peine encore à sortir des années de guerre, qui n'a pas fait l'histoire des responsabilités réciproques et dont la société civile plaide pour le renforcement de l'État de droit.

Dans une interview à Al-Jazeera, Zeina Daccache raconte que, lors d'une projection, une spectatrice en larmes lui a confié que l'un des acteurs était le meurtrier de son père. Le film a également contribué à l'adoption des décrets d'application de la loi de 2002 sur la réduction des peines en cas de bon comportement, tombée elle aussi dans l'oubli... Le cadre législatif mentionne d'ailleurs désormais le recours à la dramathérapie.

S

Sur scène, voix oubliées, corps meurtris

La jeune femme a réitéré l'aventure dans une prison pour femmes à Baabda: ce sera *Sheherazade à Baabda*, pièce également portée à l'écran. Les difficultés pour ces prisonnières sont identiques à celles des hommes, auxquelles il faut y ajouter des problèmes plus spécifiquement féminins, notamment en matière sanitaire.

Les expériences de *Catharsis* sont plurielles: des projets se montent avec des réfugiées syriennes fuyant la guerre, dans la ville de Tripoli, au nord du pays. Avec *« Johar... up in the air »*, poignante mise en scène de l'enfermement, de la « folie » et de la « folle » absurdité des lois qui condamnent ces malades aux pathologies diverses, Zeina Daccache creuse le sillon des chemins buissonniers de son parcours.

À travers l'expérience théâtrale de ces hommes qui exhibent, dans un émouvant ballet face à leurs geôliers et leurs codétenus, leurs corps blessés et meurtris, qui clament leur présence et font



JOHAR... UP IN THE AIR / ZEINA DACCACHE / PRISON DE ROUMIEH / 2016

entendre leurs voix oubliées, c'est une cause politique qui s'exprime. À la catharsis personnelle s'ajoutent les bribes d'une catharsis sociale.

U

Un engagement citoyen qui résonne jusqu'au Parlement

Le projet a reçu le soutien de l'Union européenne et a été réalisé en partenariat avec les ministères de l'Intérieur et de la Justice. S'adressant aux magistrats, avocats, députés, ambassadeurs présents dans la salle de représentation, face à un parterre de forces de l'ordre et des personnels pénitentiaires, Zeina Daccache ajoute sa voix à celle des acteurs détenus et des militants qui plaident pour l'amélioration des conditions carcérales et pour le traitement des prisonniers malades.

Descendant dans l'arène, elle appelle à la prise de conscience, à l'ouverture de cette histoire refoulée, à la révision de la loi et à la prise en

charge médicale des détenus du Bâtiment bleu, celui des malades psychiatriques. Le pavillon devrait être rénové grâce à une aide de la coopération italienne et de l'Office des Nations Unies contre la drogue et le crime. Un projet de loi a été déposé pour une politique nationale de la santé mentale.

Forçant le respect, Zeina Daccache a réussi à concilier sa passion pour le théâtre et son engagement citoyen et ainsi fait évoluer les mentalités pour une cause particulièrement difficile à soutenir dans une société où l'État de droit reste fragile et fait l'objet de débats.

À la fin de la projection dans ce cinéma de Beyrouth, elle tend le micro au public et lance la discussion autour du film. Ce soir-là, il y avait dans la voix des détenus de Roumieh le sourire de Zeina. *Johar... up in the air.* /

1 www.catharsislcdt.org

2 in *L'Orient-Le Jour*, 18 novembre 2014, p. 16

3 Centre Libanais des Droits Humains, www.cldh-lebanon.org

À travers l'expérience théâtrale de ces hommes qui exhibent, dans un émouvant ballet face à leurs geôliers et leurs codétenus, leurs corps blessés et meurtris, qui clament leur présence et font entendre leurs voix oubliées, c'est une cause politique qui s'exprime. À la catharsis personnelle s'ajoutent les bribes d'une catharsis sociale.

entretien avec roxane gagnon parler c'est grandir pour toute la vie

françois othenin-girard

Théâtre, animation radio, enseignement: la professeure HEP Roxane Gagnon, ancrée dans l'UER Didactique du français, connaît bien ces trois univers. Pour cette Québécoise, l'improvisation permet d'aller chercher du capital émotionnel chez l'élève, mais aussi de la spontanéité – et surtout, beaucoup d'écoute de l'autre. Rencontre avec une passionnée de l'oral.



Mais surtout, l'esprit du jeu est d'emblée bien présent: « Mon truc, c'était les impros de couloir, se souvient-elle. Je faisais la mémé et des tas d'autres numéros, des blagues, des imitations. Donner vie à des personnages. Et c'est naturellement que je suis arrivée au théâtre. Avec des amis, à l'école secondaire, au CÉGEP¹ et à l'Université, nous jouons dans la troupe dite des *Sales Cabots*. »

Ne parlons pas de cabane! C'est dans un pavillon, celui des Cèdres, que Roxane Gagnon, professeure à la HEP, s'active au sein de l'UER de didactique du français. Comédienne, animatrice de radio, puis enseignante, comment a-t-elle vécu ce passage de l'improvisation à l'envie d'enseigner? Plongée dans un monde de paroles qui réchauffent et abattent les barrières sociales.

Tout au fond de Roxane Gagnon, on aperçoit la militante. « Je suis née dans l'intensité des années septante au Québec, celles de la libération de la parole. Il y avait à cette époque au Québec un mouvement d'intérêt pour le théâtre, les créations collectives, le théâtre expérimental et l'improvisation. » Elle adore tout ce qui peut offrir un contraste avec la vision livresque de cet art, du moins tel qu'elle le perçoit à l'école primaire.

C
Commando théâtral

Actrice, un rôle de composition? « Tout me portait vers ce métier, mais je me suis en revanche assez vite rendu compte que le Conservatoire d'art dramatique, à mon grand regret, avait une nette tendance à vous faire entrer dans un moule et à taper sur tout ce qui dépassait. Je me suis demandé si au plan psychologique j'étais faite pour ce métier. Et ma réponse était négative. » Donc exit le théâtre et vive la ligue! Mais la ligue d'improvisation! « On n'empêche pas un cœur d'aimer », avoue-t-elle.

Je me suis lancée dans un truc qui s'appelait le « Commando théâtral MSSS », une initiative du Ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. Pour transmettre notre message dans les écoles, nous prenions les élèves à partie avec des techniques pédagogiques proches du théâtre invisible d'Augusto Boal. » Une approche qu'elle qualifie de « situationniste »: « Nous avons sillonné quasiment toutes les écoles primaires et secondaires du Québec durant trois ans en réalisant des sketchs suivis de forums de discussion dans les cafétérias. Au début, on faisait même de l'éducation personnelle et sociale dans les WC, mais on a dû assez vite s'arrêter... »

A
Animatrice dans le Grand-Nord

Il y a aussi cette expérience dans le Grand-Nord canadien: tenir une antenne et un programme radio, une radio locale captée à très grande échelle. « Ma voix parcourait des espaces immenses et dans le territoire du Nunavut, reliait des individus isolés dans les petits villages à des milliers de kilomètres... Je devais avoir un gros maximum de 200 auditeurs, mais on m'entendait sur 2 000 000 de kilomètres. »

D
Des parallèles entre l'enseignant et l'acteur

Elle parle ensuite de son arrivée à Genève, de son doctorat en didactique, de son professeur

« Nous avons sillonné quasiment toutes les écoles primaires et secondaires du Québec durant trois ans en réalisant des sketchs suivis de forums de discussion dans les cafétérias. »

« Mon truc, c'était les impros de couloir. Je faisais la mémé et des tas d'autres numéros, des blagues, des imitations. Donner vie à des personnages. Et c'est naturellement que je suis arrivée au théâtre. »

Joaquim Dolz. De cet intérêt grandissant pour l'ingénierie didactique. Des parallèles à tirer entre l'enseignant et l'acteur, tous deux en représentation, tous deux transmettant des émotions en plus des contenus. Tous deux mettant, idéalement, de son cœur et de son âme dans leur pratique. »

De là, cette idée de mettre la science et les techniques de l'improvisation au service de la pédagogie et de l'école. « Sa grande vertu, c'est de permettre la prise de parole en public adaptée à différents contextes. Quelque chose que les élèves utiliseront certainement durant toute leur vie. »

B
Braver la peur du ridicule, prendre sa place, écouter les autres

« Pour tous les élèves, parler et prendre la parole, c'est grandir. » C'est cette bonne impulsion que



LA GARE / D'APRÈS DENISE BONAL ET XAVIER DURRINGER / ATELIER THÉÂTRE HEP / 2012

Roxane Gagnon retire de sa longue amitié avec l'impro. « À l'école, cette discipline permet d'aller chercher du capital émotionnel chez l'élève, mais aussi de la spontanéité – et surtout, beaucoup d'écoute de l'autre, raconte-t-elle. Ce travail nous permet d'abattre les barrières sociales, de favoriser l'inclusion et la cohésion sociale. Le tout est aussi à propos du plaisir du jeu! »

Les Romands, au fond, sont-ils devenus plus à l'aise avec la langue orale? Il a fallu un peu creuser la question, parler de protestantisme, de cette attitude particulière un brin calviniste face au brio de l'impro en mode hexagonal...

« Cette réserve que vous mentionnez existe, par comparaison avec d'autres pays, confirme Roxane Gagnon. Cela prend un petit peu plus de temps à

l'enseignant pour mettre les élèves à l'aise. Il y a chez les plus jeunes cette peur du ridicule, de perdre la face. L'idée est de les faire parler plus spontanément, qu'ils osent parler d'eux-mêmes, de leurs réussites. Tout l'enjeu est de savoir se mettre en avant et prendre sa place, la sienne. Afin, par la suite, d'être aussi plus à l'écoute de l'autre. Nous manquons cruellement d'écoute dans le monde actuel. » /

¹ Au Québec, un collège d'enseignement général et professionnel, ou CÉGEP, est un établissement d'enseignement collégial public où sont offertes des formations préuniversitaires d'une durée de deux ou trois ans. Le CÉGEP suit l'école secondaire, c'est un ordre d'enseignement qui n'existe qu'au Québec.

entretien avec christian gavillet variations conscientes : l'art vocal au service de l'enseignement

mehdi mokdad

Lorsque l'on parle, on pense à ce qu'on a à dire, rarement à comment le dire. On oublie souvent que l'on s'adresse à quelqu'un qui, pour nous comprendre et intégrer notre message, doit le recevoir de manière optimale. Il y a donc un art de dire les choses. Cela vaut pour tout le monde, mais plus particulièrement pour les enseignants, et le théâtre semble être un outil très puissant pour y parvenir. Rencontre avec Christian Gavillet, musicien, enseignant et responsable du module interdisciplinaire Art vocal et scénique de la HEP Vaud.



En quoi consiste le module Art vocal et scénique dont vous êtes responsable ?

Art vocal et scénique intègre de manière interdisciplinaire le chant en ensemble dirigé par Julien Laloux et le jeu théâtral mis en scène par Corinne Arter, pour la production en fin de formation d'une présentation devant public.

Concernant mon intervention dans ce module, il faut dire en préambule que lorsque l'on s'exprime avec l'intention de transmettre une information – comme c'est le cas dans l'enseignement – plusieurs filtres interviennent entre le message de l'orateur et sa réception par l'auditeur. On estime jusqu'à environ 10% la perte du message à chaque étape de la transmission. Entre ce que j'ai à dire, puis ce que je pense dire, ce que je sais dire, ce que je dis effectivement, ce que l'auditeur

entend, ce qu'il écoute, ce qu'il comprend, et ce qu'il retient au final, le message s'est dégradé. Mais l'enseignant peut développer des techniques pour en améliorer la clarté. Premièrement, il peut prendre conscience de l'accentuation tonique, naturellement faible dans la langue française, et la développer. L'intonation bien maîtrisée a aussi un rôle à jouer pour susciter l'attention. Si l'en-

seignant ou l'acteur parle de manière monocorde, cela risque d'avoir un effet hautement soporifique sur la classe.

Nous travaillons pour les mêmes raisons les variations sur la vitesse du discours, qui stimulent aussi l'auditeur. Le silence, son utilisation consciente, sa durée et son placement dans la phrase permettent de dynamiser le discours. Placer un silence avant de dire quelque chose d'important souligne ce quelque chose. Le silence introduit après l'élément important permet à l'auditeur de l'ancrer dans sa mémoire : il permet un écho dans l'esprit de celui qui entend. Nous développons encore le volume par le placement de la voix. Pour une prise de conscience du sens des mots, nous étudions la reformulation, pour éviter la répétition

à l'identique. Pratiquer ces diverses techniques est le premier pas vers la conscientisation de ses habitudes en voix parlée.

Bien énoncer, n'est-ce pas aussi prendre conscience de l'autre ?

Oui, bien sûr, il faut aussi se sensibiliser à l'autre. C'est au théâtre une nécessité, car le partenaire nous donne la réplique. Cela n'est pas forcément évident dans une classe, où l'enseignant peut avoir tendance à oublier d'interagir avec son auditoire et de l'impliquer dans l'apprentissage. Cela rejoint ma conception de la pédagogie, qui ne doit pas seulement être perçue comme une relation de maître à élève, mais comme une relation humaine avant tout, où chacun peut s'enrichir de l'autre.

Sans compter les effets bénéfiques sur la fatigue vocale, problème récurrent dans le monde enseignant, la prise de parole est constituée d'une multitude d'éléments techniques qui peuvent se travailler au travers d'un texte théâtral. L'expression en est rendue plus vivante, plus facile à suivre, plus compréhensible, mieux intégrée. Et le jeu sur une scène de théâtre est un outil formidable pour y parvenir.

Y a-t-il d'autres aspects à prendre en compte quand on s'exprime ?

Oui, le corps est important et trop souvent négligé. Nous avons beaucoup à gagner en alliant notre corporalité à la parole. Se déplacer lors d'un cours permet d'éveiller l'intérêt, de stimuler différents



LE MÉDECIN MALGRÉ LUI - OU LE TOUBIB À L'INSU DE SON PLEIN GRÉ / MOULIÈRE
PHILIPPE COHEN / ATELIER THÉÂTRE HEP 2011

grand entretien
christian gavillet
variations conscientes :
l'art vocal au service
de l'enseignement

sens. Inutile de s'agiter de gauche et de droite, ou l'effet sera contraire à celui recherché. Au contraire, il est bon d'apprendre à se déplacer posément, et se positionner solidement ici et là. Un juste dosage des mouvements en adéquation avec la parole permet de capter les oreilles et les cerveaux en présence.

Tout ce que je viens d'évoquer ici se rejoint dans l'idée musicale de variation et de rythme. Autrement dit, lorsqu'on est amené à parler, de surcroît seul pendant une longue durée, apporter des variations (dans l'accentuation, l'intonation, la vitesse, le silence, les déplacements physiques ou les gestes), tout cela participe à capter et à maintenir l'attention de l'auditeur, à l'intéresser, mais aussi à lui permettre d'ancrer le message dans sa mémoire. Le rythme est un élément capital dans la parole comme en musique!

Avez-vous des exemples concrets de vos interventions dans le contexte de ce module ?

Dans ce module – et j'interviens de la même manière auprès du groupe théâtre de la HEP – lorsque les étudiantes ou les étudiants ont commencé à mémoriser leur texte, je fais de l'accompagnement personnalisé. Chacun aura besoin de conseils sur tel ou tel élément. Pour l'une il s'agira de travailler sur l'intonation, pour l'autre la projection ou le placement de la voix, pour un troisième la vitesse. Plus tard, nous essayons d'analyser la situation pour développer la richesse du jeu.

Pour aller dans le sens du théoricien russe Stanislavski, l'émotion exprimée au théâtre par le comédien naît de la situation qu'il joue. Sur une même scène, la situation peut être définie diversement et induire diverses façons de la jouer.

Ce qui n'est pas dit dans le texte permet cette interprétation et autorise à essayer un personnage qui pourra être soit jaloux ou malicieux, ou encore inquiet, stupide ou intelligent, et cætera. La situation va induire la tonalité du jeu du comédien, son expression, sa façon de dire et au-delà de cela l'émotion qui va s'en dégager. Tout cela permet à l'enseignant qui a pratiqué un peu de théâtre de

Pour l'une il s'agira de travailler sur l'intonation, pour l'autre la projection ou le placement de la voix, pour un troisième la vitesse. Plus tard, nous essayons d'analyser la situation pour développer la richesse du jeu.

mieux s'en sortir une fois devant sa classe, et de savoir prendre de la distance par rapport au rôle qu'il joue devant les élèves.

En somme, à vos yeux, dans un monde idéal, tous les enseignants gagneraient à passer par la case théâtre ?

On me reprochera sans doute de prêcher pour ma paroisse, mais oui je le pense sincèrement. Cela ne conviendrait peut-être pas à tous, mais pour une grande majorité les bénéfices seraient inestimables, pour eux comme pour leurs élèves. Les retours des participants au module sont dithyrambiques. Ils en énumèrent les gains : confiance en soi, écoute de l'autre, intérêt et valorisation de la participation des élèves en classe.

Pour l'instant, seuls 5% d'une volée de Bachelor peuvent avoir accès à cette formation. Je pense qu'il y aurait un intérêt fort à la rendre plus largement accessible dans un institut de formation d'enseignants, car l'outil théâtre développe également fortement la créativité, qualité de plus en plus nécessaire à notre monde en continuels changements. /



nathalie nyffeler fabien degoumois de futurs managers à l'assaut des planches

Nathalie Nyffeler est professeure HES, responsable de filière MSc HES-SO Innokick, une formation à l'innovation intégrée unique en Suisse. Fabien Degoumois est son adjoint scientifique. Ils reviennent ensemble sur ce « déformatage » nécessaire pour permettre aux étudiants d'entrer dans une vraie démarche créative et les atouts que représente, dans ce cadre, l'apprentissage du théâtre.

L'innovation est un levier de croissance incontournable dans un monde globalisé de plus en plus complexe. Elle est ainsi devenue le Saint Graal à atteindre. Les institutions universitaires, les Hautes écoles spécialisées et supérieures à travers le monde l'ont bien compris et ont injecté de manière prioritaire des cours d'innovation et d'entrepreneuriat au sein de leur cursus. Former des entrepreneurs et des innovateurs est ainsi devenu une injonction au niveau de l'enseignement supérieur, mais également une nécessité notamment à cause du changement des exigences du monde du travail (Maniak, 2013).

U

Un Master interdisciplinaire de la HES-SO pour former les futurs managers

C'est dans ce contexte que la Haute école spécialisée de Suisse occidentale (HES-SO) a lancé

en septembre 2015 un nouveau Master consécutif interdisciplinaire en Innovation Intégrée (MSc HES-SO *in Integrated Innovation for Product and Business Development*) qui vise à former des futurs managers agiles, autonomes, créatifs, capables de prise de risque et aptes à travailler en équipes interdisciplinaires. Il est ouvert à des bacheliers issus de trois domaines, à savoir Économie & Services, Ingénierie & Architecture, Design & Arts visuels.

D

Dans le bain du réel

Le plan d'études s'articule donc autour d'un projet interdisciplinaire pratique et concret, en lien avec des entreprises de maturité différente, allant de la start-up à la multinationale, en passant par la PME. Les étudiants travaillent ensemble pendant une année, en groupes de 6 à 8 personnes, afin

de proposer le développement de produits et/ou de services novateurs en lien direct avec des problématiques réelles confiées par des entreprises actives sur le marché. Il s'agit dès lors d'accompagner 36 étudiants issus d'écoles et de formations différentes et de leur apprendre à développer des produits et services innovants dans un contexte professionnalisant.

U

Un « déformatage » indispensable

Innover implique de sortir de sa zone de confort. Innover nécessite de penser différemment. Comment développer les compétences nécessaires à l'innovation? Comment développer sa créativité? Pour commencer, il convient tout d'abord de « déformer » les étudiants.

En effet, après trois à quatre ans d'études Bachelor, les étudiants ont trop souvent été formatés par leur cursus précédent. Ils sont devenus des professionnels des études et ont appris à répondre aux exigences académiques, mais pas à apprivoiser l'incertitude et l'inconnu, conditions sine qua non de l'innovation.

Afin de les sortir de leurs carcans, de casser les stéréotypes liés aux métiers, et de remettre les participants sur un même pied d'égalité, il est primordial de leur proposer des activités insolites qu'ils n'ont pas l'habitude de pratiquer. Ainsi, ils peuvent se retrouver autour d'une même thématique et échanger de manière différente dans un cadre qui les sort de leur zone de confort.



APPRENTISSAGE PAR LE THÉÂTRE
AVEC DES ÉTUDIANTS DU MASTER HES-SO INNOKICK

Dans cette optique, l'expression théâtrale oblige les étudiants à utiliser des modes de communication qui leur sont moins ou pas familiers. Ils sont ainsi contraints à se dépasser, à affronter le regard de l'autre et ainsi prendre de plus en plus confiance en eux.

Le chemin de l'innovation est semé d'embûches et de difficultés. Le voyage au pays de l'innovation oblige à affronter l'inconnu et apprivoiser l'échec qui n'est pas une évidence en terre helvétique. Le théâtre et son expérimentation permettent ainsi à l'étudiant de l'expérimenter physiquement au début de sa formation.

M

Monter sur les planches, crier son nom

Toujours dans l'optique de sortir de sa zone de confort, le premier cours n'a pas lieu en classe, mais sur une scène; dans notre cas, nous avons été accueillis au Théâtre de Vidy. Les étudiants perdent ainsi leurs repères familiers et sont directement plongés dans un univers différent dont ils ne maîtrisent pas les codes. Les sens sont ainsi en éveil et leur écoute renforcée.

Il s'agit dans cette phase introductive appelée le « plateau » à faire réaliser aux participants des exer-

cices directement sur les planches. Ils ont la particularité d'aider les étudiants à conscientiser leur rapport à l'espace, au groupe et à l'individu, ceci à travers la pose de la voix et le langage non verbal.

Un autre avantage de l'apprentissage par le théâtre est son fort potentiel en termes de cohésion et de dynamique de groupe. Les exercices pratiques permettent aux participants de briser la glace entre eux et d'apprendre à se découvrir. Comme le relatent certains témoignages d'étudiants en marge de cet article, l'expression théâtrale permet de dénouer une ambiance tendue entre personnes ne se connaissant pas préalablement. Le fait d'être confronté à des exercices avec d'autres participants, de se parler, de se toucher, de crier son nom, permet de détendre l'atmosphère et d'apprendre à se connaître. Les étudiants sont ainsi prêts à entamer leur voyage au cœur de l'innovation.

A

Apprivoiser ce corps et cette voix: l'exercice libérateur du théâtre

Par la suite, la première phase de cours permet aux étudiants de se focaliser sur leur corps et leur voix par le biais d'exercices de diction, d'improvi-

sation ou encore de mises en situation jouées à plusieurs. Les participants sont amenés à prendre conscience de l'importance du langage non verbal, de la pose de la voix, de la présence dans l'espace et plus particulièrement du maintien de l'attention du public.

En effet, le théâtre a cette faculté libératrice pour les participants qui, peu à peu, se laissent aller à la découverte de leur corps, de leur voix, de leur regard, de leurs mouvements et de leur place dans l'espace. Grâce aux conseils des professionnels qui les accompagnent, les étudiants comprennent l'importance de leur présence physique dans leur environnement.

C

Captiver un auditoire, susciter l'enthousiasme

La seconde partie du cours est orientée sur la « prise de parole » devant une audience ou lors de réunions. Cette phase permet aux étudiants de se rendre compte de leurs faiblesses et de leurs atouts en la matière. Cette partie du cours comporte des exercices de présentation devant un auditoire qui permettent de mettre en pratique les notions vues précédemment. Son objectif est d'aiguiller les participants sur les bonnes pratiques en communication orale: langage clair,

Trois étudiants de la formation Master HES-SO Innokick témoignent

Les premiers cours m'ont tétanisée...

Crystel Ybloux, Design & Arts Visuels, étudiante 2015

Nous avons eu en début d'année plusieurs cours d'expression orale avec des professionnels du théâtre. Il a fallu se mettre en scène, faire des jeux de rôles, articuler, contrôler sa gestuelle... Cela paraît simple, dit comme cela, mais pas pour moi. Les premiers cours m'ont littéralement tétanisée, je ne pouvais plus bouger, ni parler, tellement le stress m'envahissait. En tant qu'artiste, les spectateurs me jugent et me regardent à travers mes œuvres. En revanche, ici lors de la première séance d'expression orale, une quarantaine de personnes me fixaient silencieusement du regard. Oui, moi, Crystel Ybloux. Pas mes photos ou mes sculptures, non, uniquement moi. Ils devaient se poser la question, mais pourquoi ne fait-elle rien, celle-là ? Elle est bizarre.

Cette différence entre l'arrière et le devant de la scène a été un sacré choc. J'ai toujours pensé que certaines personnes étaient naturellement à l'aise devant un auditoire et que d'autres ne le seraient jamais. Or cela s'apprend, et parfois on peut même y prendre plaisir et jouer avec son public. En fait, ce n'est pas si difficile : il faut lâcher prise, avoir confiance en soi, car c'est un échange avec l'autre. Si on se loupe, ce n'est pas grave, on recommence. Évidemment, trois séances, ce n'est pas assez pour devenir un génie de la scène et ce n'était pas le but non plus de ce cours. Toutefois, cela m'a donné une prise de conscience et une découverte de moi-même, ainsi que des outils pour mieux gérer avant, pendant et après ma performance orale, pour qu'elle me corresponde au mieux.

Apprendre à faire attention à nos propres gestes

Nicolas Broillet, Ingénierie & Architecture, étudiant 2015

Le cours Plateau est vraiment particulier, car on ne peut s'entraîner qu'en pratiquant ! Nous avons effectué des exercices simples, mais peu évidents. Nous étions obligés de sortir de notre zone de confort et d'apprendre à faire attention à nos propres gestes. Ceci nous a permis de découvrir notre « présence sur scène », laquelle, avec du recul, n'est pas si différente de notre présence lors d'une présentation. Cette conscience de soi est importante et ouvre à une plus profonde réflexion, notamment concernant la gestion du silence, et de son public. Comme dit l'adage, « On n'a qu'une seule chance de faire une bonne première impression ».

Les barrières de l'interculturel et de l'interdisciplinaire volatilisées !

Loïc Geoffroy, Économie & Services, étudiant 2016

Les différentes activités – artistiques comme de prise de parole en public – en groupe proposées lors de cette journée m'ont permis d'entamer la formation avec une cohésion et un esprit de classe. J'ai eu l'occasion de participer à des activités où les barrières de l'interculturalité ainsi que celles de l'interdisciplinarité se sont volatilisées. Mettant tout le monde au même niveau, j'ai notamment expérimenté la prise de décision collective dans un cadre d'improvisation et de laps de temps très réduit.

élimination des mouvements parasites, captivité de l'auditoire, mobilisation de l'énergie, etc.

Il est important pour les participants de montrer qu'ils sont capables de communiquer leurs idées, leurs résultats ou l'avancement de leur projet en captant l'auditoire et en employant un langage et une posture adaptés à chaque situation. Le vocabulaire et les mouvements peuvent en effet être anticipés afin de faire passer au mieux le message principal. L'enjeu étant de présenter le projet avec clarté et enthousiasme pour convaincre le mandataire ou le client. L'art de savoir jongler et réagir avec les imprévus et les questions fait partie intégrante de l'étape de présentation et de conviction. Des compétences clés utiles pour toute la vie.

Grâce aux activités théâtrales, les étudiants de cette formation sont ainsi plongés dans un voyage expérimental qui les accompagnera tout au long de leur Master en Innovation et au-delà. En effet, la prise de risque, la gestion de l'inconnu, la capacité à convaincre et à improviser sont des compétences clés dont ils auront besoin tout au long de leur vie professionnelle. /

les élèves séduits par l'impro ou comment créer à partir de soi

mehdi mokdad

L

« Lorsqu'un autre vient vers vous avec une proposition, on ne dit jamais non, on l'accepte et on construit ensemble à partir de là. » C'est l'un des mantras de base de l'improvisation théâtrale. Ici, pas de texte, pas de décors, pas de costume, on vient avec soi-même et son imagination. L'ambiance est décontractée mais on n'est pas là pour se tourner les pouces, improviser ça se travaille. Rencontre avec deux entraîneurs-improvisateurs, Émile Martin et Manfred Habicht, qui œuvrent à Nyon, au collège et au gymnase.

Pour en savoir un peu plus sur ce cousin du théâtre, qui séduit de plus en plus de jeunes dans les écoles et gymnases romands, parce que l'impro peut apporter beaucoup à de jeunes élèves et étudiants aux prises avec une période compliquée de la vie.

À l'origine, c'est l'histoire d'un groupe d'amis, qui, à l'école secondaire a entendu parler de l'improvisation théâtrale comme d'une rumeur, et s'est mis en tête d'en faire une de leurs activités. Seulement il n'y avait qu'un cours de théâtre classique à l'école. Bille en tête, ils partagent avec l'enseignante responsable de ce cours leur envie, et ils se lancèrent dans l'aventure, ne sachant pas trop comment s'y prendre.

C

Construire une histoire avec rien et très peu de temps

Et pour cause, l'approche est bien différente : « En improvisation, il n'y a pas de texte, pas de décors, pas de costume, il n'y a que soi, et l'autre. Et c'est avec cela que l'on doit construire une histoire, en très peu de temps. C'est pour cela qu'une des règles fondamentales en impro est de toujours dire oui, on ne refuse pas ce que l'autre propose. Cela demande un sens aiguë de l'association d'idées et une capacité d'écoute affûtée », nous expliquent les deux entraîneurs. À cela s'ajoutent aussi beaucoup de termes et de décorum

empruntés au monde du sport. On parle alors de matchs, il y a des arbitres, des pénalités (que l'on se doit de contester !), la scène est nommée patinoire et en a la forme, en plus petit, on parle d'équipes qui portent des maillots, et même si l'esprit est bon enfant, le cadre reste celui d'une compétition, ce qui renforce l'esprit d'équipe chez les participants.

É

École et gymnase, viviers de futurs improvisateurs

Pour Manfred et Émile, l'aventure se poursuit au gymnase de Nyon, cette fois-ci en s'inscrivant dans la ligue d'impro vaudoise, chapeautée par l'AVLI (Association Vaudoise des Ligues d'Impro), ce qui induit de participer à des matchs face à d'autres équipes. Durant ces années, ils feront la rencontre de Sébastien Freymond, figure emblématique de l'AVLI, lui-même enseignant de métier, ayant écrit une thèse sur l'improvisation théâtrale. Ainsi le lien avec le monde scolaire semble intrinsèque à l'impro, c'est notamment à l'école et au gymnase qu'elle trouve son terreau de futurs improvisateurs, l'un et l'autre se font écho et s'apportent des bénéfices non négligeables.

D

Démocratiser la discipline

Aujourd'hui, ils ont cette volonté farouche de démocratiser la discipline, par passion mais surtout par conviction. Pour ce faire, ils ont monté l'association Improvizanyon en 2013, avec laquelle ils donnent régulièrement des spectacles, animent des galas et autres manifestations en tout genre, afin de sortir du cadre des matchs de ligue, mais s'évertuent également à former les prochaines générations. Ainsi ils entraînent deux équipes à Nyon, l'une à l'école secondaire en catégorie écoliers (11-16 ans) et l'autre au gymnase

cantonal, en catégorie juniors (15-20 ans), et continuent eux-mêmes à participer en catégorie 20 ans et plus.

U

Un apport précieux pour des jeunes en construction

Forts de leurs propres expériences, ils sont persuadés que l'improvisation est une pratique aux apports essentiels à des jeunes en construction. « Nous travaillons sur différents aspects avec eux, la créativité et l'association d'idées bien sûr, mais

Forts de leurs propres expériences, Emile et Manfred sont persuadés que l'improvisation est une pratique aux apports essentiels à des jeunes en construction.

également à prendre conscience de et à utiliser avec aisance son corps et sa voix », nous confie Émile, ce à quoi Manfred ajoute : « Ça, c'est la base, et c'est essentiel. Mais l'improvisation nous permet d'aller tellement plus loin, on aborde évidemment le rapport à l'autre et l'écoute, ce qui est indispensable si l'on veut construire une histoire à plusieurs, apprendre à assumer ses erreurs et en tirer quelque chose, mais aussi des sujets plus graves, privés ou d'actualités, qui, traités à travers le prisme de l'improvisation, se décantent plus facilement. » Et Émile de conclure : « Ce qui est important c'est que tout cela se fait sous la forme d'un jeu, c'est récréatif, ludique, et sous cette forme ça permet d'aborder toutes sortes de sujets et de thèmes essentiels, parfois compliqués, sans que cela en ait l'air. On travaille sans en avoir l'impression. Tout ce qu'on peut développer à travers cette pratique est tellement global qu'il m'est impossible de le résumer en quelques mots ici. »

Même s'ils ne peuvent pas toujours tout décortiquer et comprendre, l'effet recherché est de les sensibiliser à affûter pleinement leurs sens de l'observation et de l'analyse afin de prendre conscience des multiples mécanismes qui régissent notre quotidien.

U

Un « déclic » aux vertus multiples

À en croire les différents gymnasiens qui suivaient l'entraînement d'Émile Martin ce jour-là, pratiquer l'impro a des répercussions positives bien au-delà du simple cadre de la discipline : confiance en soi, aisance dans l'expression orale, notamment lors d'examens, avec et dans l'acceptation de son corps, dans la relation avec les autres, l'écoute, l'esprit d'équipe sont les termes qui reviennent le plus fréquemment lorsqu'on leur demande simplement, selon eux, ce que l'improvisation théâtrale leur a apporté. Et cela corrobore les propos de plusieurs enseignants et parents desquels les entraîneurs ont obtenu des retours, leur rapportant que certains élèves, qui ne s'exprimaient jamais, le faisaient dorénavant régulièrement et avec aisance ou que leurs constructions argumentatives s'étaient significativement améliorées, pour ne citer que ces exemples.

A

Amener l'impro dans toujours plus d'écoles

La volonté de Manfred et Émile est profondément altruiste. Ils ne cherchent pas à former des professionnels du théâtre ou des vocations dans l'improvisation, certains se dirigeront peut-être dans cette voie et c'est très bien, mais ils visent avant tout à apporter à des jeunes tous les bénéfices qu'eux-mêmes ont pu retirer de la pratique de l'im-

Certains élèves, qui ne s'exprimaient jamais, le faisaient dorénavant régulièrement et avec aisance et leurs constructions argumentatives s'étaient significativement améliorées.

provisation théâtrale, à une période de la vie si critique et dure, parce que pleine de mutations fondamentales pour tout être humain.

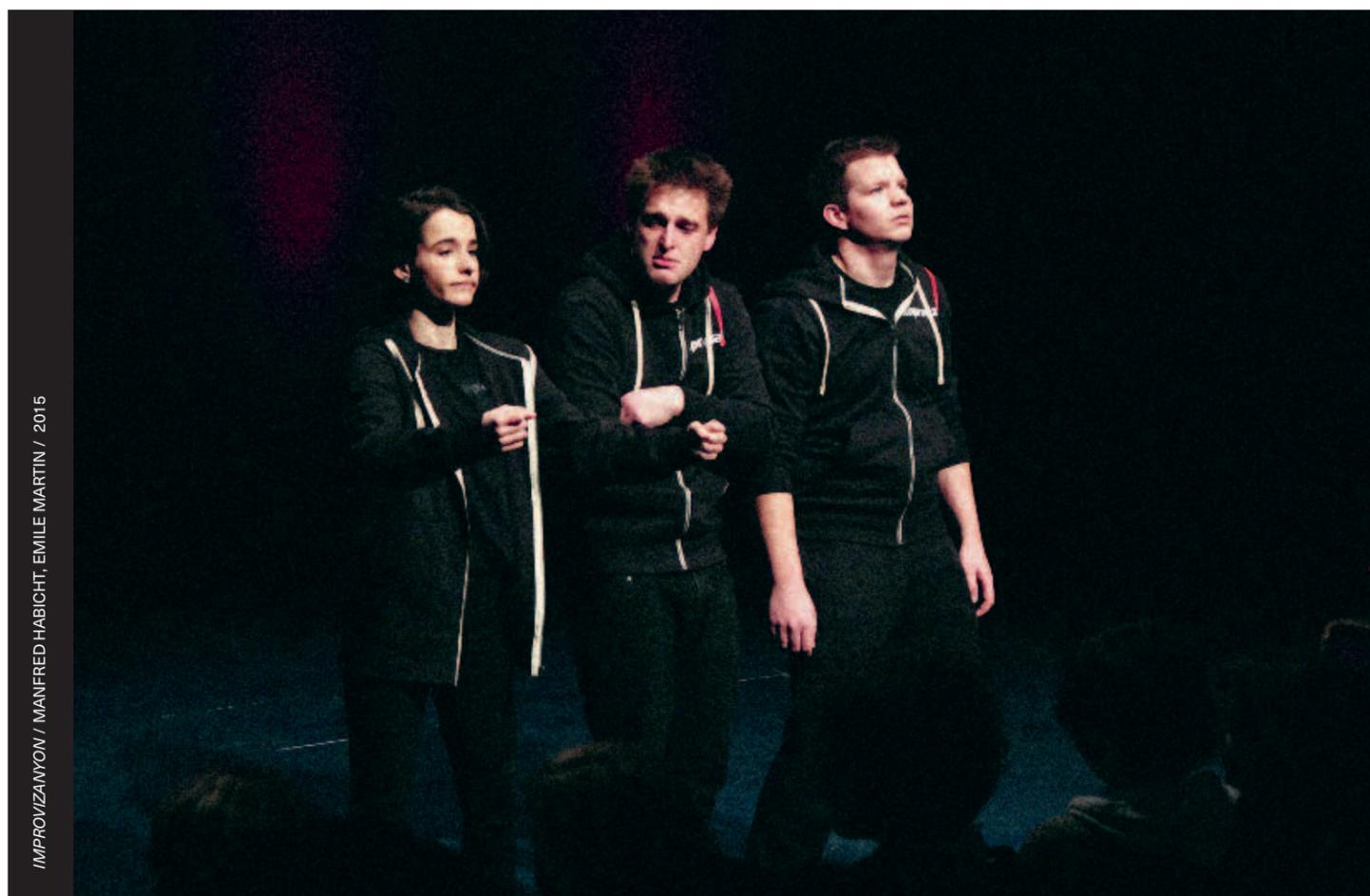
« Notre volonté, et ce à quoi nous travaillons avec Improvizanyon, en partenariat avec l'AVLI, c'est d'amener l'impro dans toujours plus d'écoles et de gymnases, de multiplier les matchs, les représentations de gala, tout ce qu'il est possible de faire pour apporter plus de visibilité à cette discipline, et faire réaliser aux différents milieux scolaires tous les bienfaits qu'une telle activité annexe peut avoir sur la scolarité des jeunes, alors nous le ferons, sans jamais démordre. »

U

Un terrain de libre expression

Il faut comprendre cette discipline comme un terrain de libre expression où la construction de soi, l'écoute, mais aussi l'acceptation de soi et des autres, tels que l'on est, tels qu'ils sont, sont essentielles. Et ces valeurs, lorsqu'elles sont conscientisées, sont indispensables dans le parcours scolaire et privé de n'importe quel jeune, de l'adolescence à l'âge adulte. /

Plus de détails : improvizanyon.ch, avli.ch



quelques lectures pour passer à l'action

claude borgeaud

La BCUL site HEP Vaud propose quatre livres éclairants sur les liens entre théâtre et pédagogie à l'usage des enseignantes et enseignants.

Cécile Backès

La boîte à outils du théâtre en classe

Et si vos élèves se transformaient, le temps d'un atelier, en comédiens pour fouler les planches de votre classe? Cet ouvrage, conçu comme une boîte à outils pour l'enseignement secondaire, aborde l'ensemble des aspects de la pratique théâtrale, avec ou sans texte, aussi bien du point de vue artistique que technique. Il explique comment motiver ses élèves ou choisir des textes adaptés, comment trouver des locaux ou faire la promotion d'un spectacle.

2009, Paris, Gallimard / Cote 792 : 37 BAC

Bertrand Nicolier

Comment l'outil-théâtre peut améliorer les compétences dans et pour l'enseignement

L'auteur de ce mémoire (Master I), qui pratique le métier de comédien en parallèle de celui de professeur d'histoire, affirme que l'outil-théâtre permet de gagner en aisance et de mieux gérer

les imprévus du quotidien de la classe. Quel que soit le type de théâtre adopté, il est également favorable au développement de la créativité des élèves et permet une sensibilisation aux domaines artistiques. Plusieurs compétences transversales du PER peuvent également être abordées via le théâtre.

Sans entrer dans le détail des techniques théâtrales à appliquer en classe, ce travail cherche avant tout à sensibiliser les enseignants aux apports de l'outil-théâtre comme ressource supplémentaire à la pratique professionnelle.

2013, Mémoire professionnel HEP Vaud, sous la direction de Corinne Arter

Cote FIMP 2013/213 / <http://doc.ero.ch/record/259196>

Cécile Berthier-McLaughlin, Michèle Harfaut ***Être l'acteur de son cours***

Les auteurs, respectivement professeur de lettres et professeur d'art dramatique, livrent avec humour un ouvrage très utile pour les enseignants

du Secondaire II. Comme un spectacle théâtral, une classe peut devenir un espace de travail stimulant, avec mise en scène et jeu d'acteur. Si la maîtrise des contenus de cours est essentielle, le langage corporel est tout aussi important pour une leçon efficace. L'harmonisation des gestes, de la voix, du regard et du vocabulaire utilisé permettent à l'enseignant d'asseoir son autorité et de capter l'attention de tous les élèves, y compris les plus réfractaires.

2008, Paris: Eyrolles-Ed. d'Organisation / Cote 37.12 BER

Adrien Payet

Activités théâtrales en classe de langue

Cet ouvrage, rédigé par un auteur comédien et professeur, accompagne les enseignants dans la découverte de techniques théâtrales exploitables en classe de langue. Chacune des deux parties du livre est constituée d'une réflexion méthodologique suivie d'activités pratiques sous forme de fiches classées par objectif pédagogique. Le premier volet présente comment intégrer les activités théâtrales à l'enseignement et travailler l'oral de manière ludique. Le second volet expose la manière d'élaborer un projet théâtral en décrivant les différentes étapes de sa mise en place, dans le cadre de la classe ou d'activité extrascolaire.

2010, Paris: CLÉ international / Cote 801 : 37 PAY



LE FIL À LA PATTE / GEORGES FEYDEAU / ATELIER THÉÂTRE HEP / 2013



LE MÉDECIN MALGRÉ LU... OU LE TOUBIB À L'INSU DE SON PLEIN GRÉ / MOLIÈRE
PHILIPPE COHEN / ATELIER THÉÂTRE HEP 2011

lorenza visetti, étudiante hep le théâtre oblige à vivre pleinement le moment présent

anouk zbinden

M

Mises en scène par la talentueuse et dynamique Corinne Arter, les représentations de l'Atelier théâtre HEP attirent de nombreuses classes venues des établissements scolaires du canton. Jouées principalement par des enseignants en devenir, elles offrent de belles synergies entre théâtre et pédagogie. Lorenza Visetti, membre active de cette petite troupe de passionnés et étudiante au sein du Bachelor en enseignement primaire, nous livre ses idées pour intégrer le théâtre dans l'enseignement. Cette italophone raconte aussi comment la pratique de cet art l'a aidée à prendre pleinement possession de la langue française et à améliorer sa posture en classe.

Alors que les dernières lueurs du jour traversent les larges baies vitrées de l'Aula des Cèdres, Corinne Arter prodigue ses derniers conseils aux comédiens de l'Atelier théâtre HEP avant la répétition générale.

« Cherche le sentiment juste et ton corps suivra ! », dit-elle à l'un des acteurs qui travaille avec sa partenaire une scène délicate, chargée en émotion. « Ouvre-toi, regarde le public et parle plus fort ! », enchaîne cette metteuse en scène qui insuffle son énergie et sa longue expérience

du théâtre à ses apprentis comédiens depuis plusieurs années.

Il n'est pas toujours facile pour ces acteurs en herbe, étudiants HEP pour la plupart, de surmonter leur gêne et de se débarrasser de quelques réflexes tenaces.

Pour les aider à engager davantage leur corps dans leur jeu d'acteur, Corinne Arter travaille avec Nicholas Petit, un danseur et chorégraphe expérimenté, cofondateur de la compagnie Le Marchepied.

L

Le théâtre comme outil pédagogique

Ce soir-là, il procède avec elle au débriefing de cette ultime répétition. « Rythmiquement, c'était très bien, mais on peut encore gagner en intensité », concluent les deux coachs avec satisfaction. Le résultat obtenu en seulement deux mois de travail est en effet impressionnant et sera certainement plébiscité par le public, souvent composé de jeunes. De nombreuses classes viennent chaque année assister à la pièce, conviées par Corinne Arter, qui croit profondément au théâtre comme outil pédagogique. Une conviction que partagent plusieurs membres de la troupe, dont Lorenza Visetti, étudiante au sein du Bachelor en enseignement primaire, également persuadée de la puissance de cet outil d'apprentissage.

F

Faire comprendre avec son corps, son regard, sa voix

C'est que cette Tessinoise a pu elle-même en expérimenter les bienfaits : « Je suis allophone et le fait de me lancer dans l'improvisation théâtrale



en français m'a beaucoup fait progresser dans ma maîtrise de la langue, bien qu'il soit toujours difficile d'en isoler l'effet par rapport aux autres facteurs, tels que le temps ou les études. C'était un sacré défi mais cet exercice m'a apporté beaucoup de confiance en moi.»

Pour Lorenza, le théâtre constitue un apprentissage très complet qui inclut un travail sur le corps et sur la voix. Autant d'éléments qui s'avèrent bénéfiques pour de futurs enseignants : « Les cours de l'Atelier théâtre m'ont sûrement aidée en classe, principalement dans ma posture. Corinne nous fait beaucoup travailler la présence. C'est utile, avec les élèves, de savoir faire comprendre avec son corps, son regard, que l'on est bien là, que l'on attend quelque chose, par exemple. Le théâtre oblige à vivre pleinement le moment présent. Cela permet de sentir beaucoup plus de choses : c'est important dans une classe. »

D

Des stratégies théâtrales pour capter l'attention et créer du lien

Cette enseignante en devenir, bénévole au théâtre social de Bellinzona durant ses études au gymnase, vient tout juste de compléter un CAS en animation et médiation théâtrales à la Manufacture. Elle est d'ores et déjà résolue à se servir des techniques du théâtre dans ses futures classes. « J'utilise déjà quelques stratégies issues du théâtre pour capter l'attention de mes élèves, au sein de ma classe de stage. L'une des techniques qui fonctionnent bien avec les petits lorsqu'ils sont dissipés est de leur faire fermer les yeux et de leur demander de taper dans leurs mains après mon signal, une seule fois, tous en même temps. Cela les aide à se concentrer. »

Également animatrice de camps, Lorenza a déjà monté plusieurs pièces avec des jeunes et a pu constater à cette occasion l'utilité du théâtre pour

la cohésion d'un groupe. « Cet exercice fait comprendre aux élèves l'importance d'avancer ensemble, de manière organique, car ils réalisent vite que si l'un d'eux n'est pas là, la pièce ne fonctionne plus. En outre, la poursuite d'un objectif commun facilite la naissance d'un lien fort entre les participants. »

L

La porte ouverte à d'innombrables possibilités

Néanmoins, pour Lorenza, monter une pièce et faire apprendre du texte aux élèves n'est de loin pas la seule possibilité offerte aux enseignants par le théâtre. Si cela constitue un excellent outil d'apprentissage au service d'objectifs pédagogiques tels que la compréhension de la langue, d'un texte et de références culturelles, le panel d'options à disposition est en réalité bien plus étendu : « Il y a une multitude d'exercices et de jeux autour du théâtre qui peuvent être exploités dans une classe. Il est à mon sens important de s'en servir pour faire comprendre aux élèves que le théâtre représente bien plus que la mémorisation d'un texte ou l'interprétation de pièces, que ce n'est pas quelque chose de figé ou d'ennuyeux, mais qu'au contraire, il ouvre la porte à d'innombrables possibilités. »

L

Les enfants prennent conscience de leur pouvoir d'action

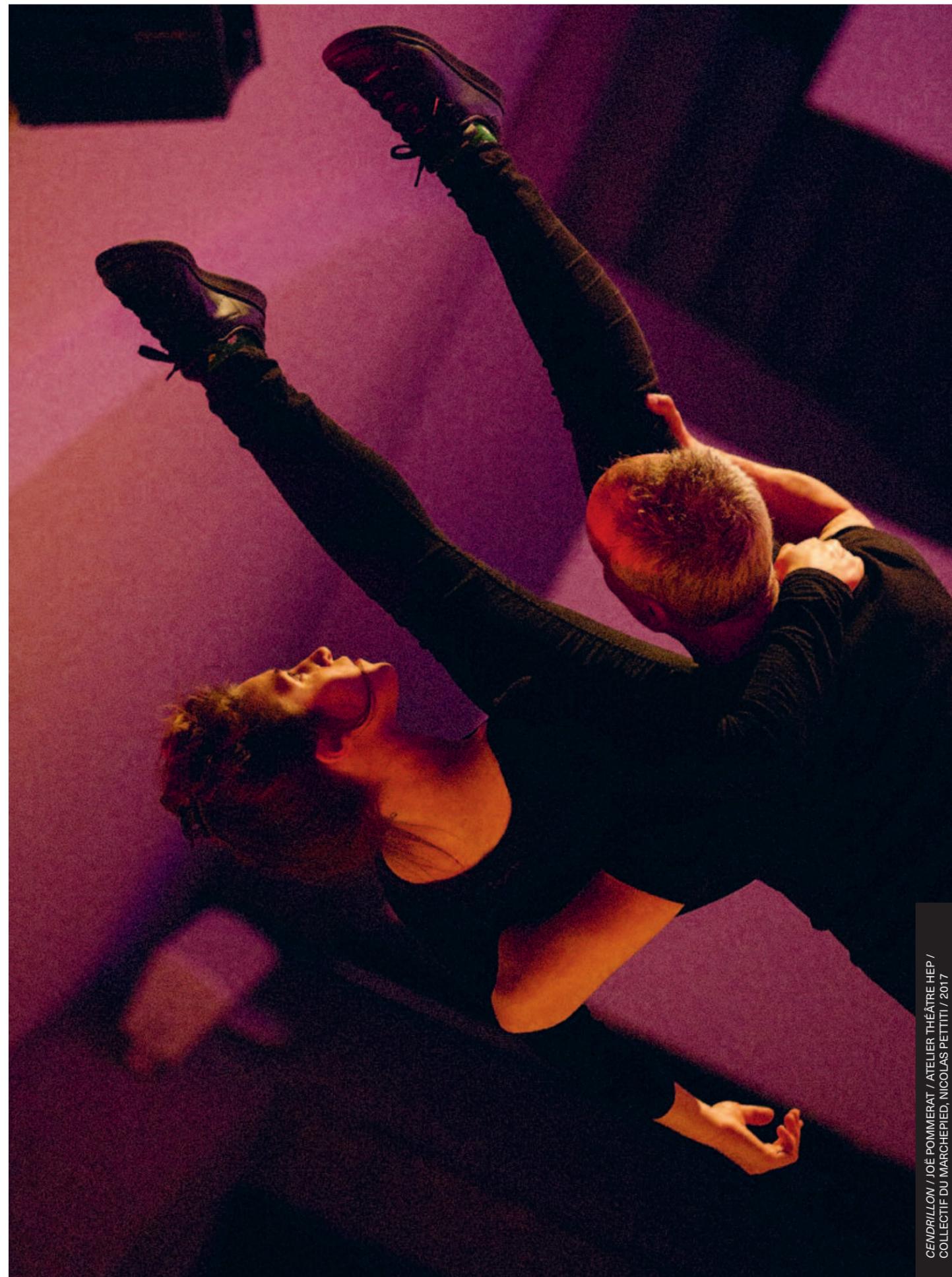
Des options rendues possibles par des formes de théâtre parfois méconnues, dont Lorenza parle avec passion : « Je pense, par exemple, au théâtre forum, dans lequel les acteurs jouent une

Il y a une multitude d'exercices et de jeux autour du théâtre qui peuvent être exploités dans une classe. Il est à mon sens important de s'en servir pour faire comprendre aux élèves que le théâtre représente bien plus que la mémorisation d'un texte ou l'interprétation de pièces, que ce n'est pas quelque chose de figé ou d'ennuyeux, mais qu'au contraire, il ouvre la porte à d'innombrables possibilités.

courte scène qui met en évidence un problème. Un médiateur fait alors le lien entre la troupe et le public qui est ensuite amené à trouver une solution. Cet exercice aide les enfants à prendre conscience de leur pouvoir d'action ! C'est d'ailleurs pour cela que ce type de théâtre a été créé, à l'origine. L'idée était d'émanciper les citoyens des dictatures d'Amérique latine, de les inciter à ne plus assister à des injustices sans réagir. J'aimerais beaucoup utiliser cela dans ma classe ! Cela peut être très utile, notamment lors de conflits entre les élèves.

Mais le théâtre "Playback" offre aussi des pistes intéressantes à explorer. L'idée est la suivante : une petite troupe d'improvisation demande au public de lui raconter des histoires que les personnes présentes ont vécues. Ces dernières sont ensuite interprétées par les acteurs. C'est une manière de se réapproprier sa propre histoire en la voyant jouée par d'autres. »

Mais en attendant d'avoir sa propre classe, Lorenza prépare son projet de mémoire avec un collègue qui porte sur... le théâtre. « Nous souhaitons réaliser des objectifs pédagogiques concrets autour de l'improvisation théâtrale au 1^{er} cycle. » Rendez-vous est donné l'année prochaine, pour la découverte des résultats de cette étude ! /



entretien avec sanshiro enseignant primaire, homme de scène, capteur de lumière

luisa campanile

Il est connu comme le loup blanc par les enfants et les adolescents lausannois de par son activité artistique débordante. Imaginaire étonnant et détonant oblige. Sanshiro Fankhauser est tout à la fois enseignant, metteur en scène, comédien, chanteur. Celui qu'on appelle simplement Sanshiro incarne une nouvelle proposition dans l'enseignement vaudois : le théâtre au service de l'école et l'école au service du théâtre.

Cette année, vous fêtez les vingt ans de votre parcours artistique et les dix ans de votre carrière d'enseignant. Comment conjuguez-vous vos deux métiers ?

Je dirais de façon assez naturelle. Dans ma vie, l'enseignement et la pratique de la scène sont arrivés, tous deux, par hasard. Pour la scène, je me suis retrouvé, à Berlin, dans un spectacle d'Isabelle Baudet, à remplacer au pied levé un comédien. Quant à ma formation, j'ai commencé la physique à l'Université de Lausanne avant de bifurquer et d'obtenir une licence en sciences de l'éducation à l'Université de Fribourg. Depuis dix ans, j'enseigne à l'école publique, en 5^e et 6^e HarmoS. J'ai toujours opté pour un temps partiel afin de pouvoir mener de front mes deux activités.

Que vous a amené votre pratique de la scène dans votre métier d'enseignant ?

Beaucoup de choses, sûrement. Théâtre et enseignement sont en prise directe avec une dynamique de groupe. Pour moi, il est important de créer un groupe solidaire. En tant qu'enseignant, je suis obligé de m'adapter à la dynamique de la

classe. Et la génération actuelle m'y pousse de plus en plus, il faut davantage se mobiliser pour capter leur attention. Je fais le choix du ludisme. Pour moi, c'est important que les enfants se réjouissent de venir à l'école.

Vous êtes pétillant, farceur. Les élèves de l'établissement de La Sallaz où vous enseignez vous adorent, les jeunes qui ont vu vos spectacles notamment à la Maison de Quartier de Chailly vous admirent. Le charisme, ça se travaille ?

Attention, je n'aime pas spécialement le phénomène de l'idolâtrie. Aussi bien dans mon travail d'enseignant qu'avec mes cours de théâtre, via ma compagnie, le Théâtre en Chantier (TEC), je cherche à établir des relations de confiance.

Dans l'enseignement, il faut se mettre au niveau des élèves et parfois avouer que nous aussi, les enseignants, nous avons nos faiblesses. Nous avons été enfants il y a juste quelques années de ça...

Dans ma classe, j'aime faire place à la parole quand il y a un moment fort. En juin de l'an passé, par exemple, l'infirmière de l'établissement est

partie à la retraite. J'ai pris le temps de discuter avec mes élèves des conséquences, pour eux, de cet événement. Pendant les moments de parole, je pousse un peu tout le monde à s'exprimer et les digressions sont alors les bienvenues ! Les générations changent et l'école doit suivre ce changement.

Un bon enseignant est-il un bon comédien en classe ?

L'enseignement est une comédie jouée devant les élèves. La première impression faite en classe est importante. C'est un peu comme dans un spectacle. À la scène d'ouverture, le public se dit : « Tiens, j'ai envie de connaître la suite. »

L'enseignant est l'entremetteur entre l'élève et le savoir. C'est donc à lui de capter la lumière pour créer une relation pédagogique de confiance. Un de mes « trucs » pour motiver les élèves est la dictée en chanson. N'importe quel sujet, aussi anodin soit-il, comme celui de l'accord des verbes, peut être rendu séduisant par une mise en scène audacieuse.

Que vous a amené votre pratique d'enseignant dans votre expérience artistique ?

Une meilleure connaissance du public. Que ce soit lors d'un concert ou d'un spectacle, je trouve important de savoir à qui l'on parle. Dans mes spectacles, je choisis des histoires qui sont en lien avec la réalité du public, avec ses préoccupations. Je cherche à faire en sorte que le public soit interpellé par ce qui se passe sur scène.

Avec le TEC, vous faites des spectacles qui donnent la parole aux jeunes. Comment les écrivez-vous ?

Je travaille tout d'abord en improvisation. Les jeunes, âgés de sept à dix-huit ans, amènent la



entretien avec sanshiro
enseignant primaire,
homme de scène,
capteur de lumière

Au théâtre, tout est possible.

On peut tout faire, tout essayer,

on peut devenir ce que l'on veut.

C'est un espace incroyable

d'expérimentation du

monde. C'est un lieu où les

enfants, les jeunes peuvent

préparer leurs outils pour le

futur. Oui, bien sûr, pour moi, le

théâtre est au service de la

pédagogie.

matière et moi, je leur donne la direction. Je retranscris, je rassemble leurs propos. Plus ils sont âgés, plus ils ont d'avis, plus le fil rouge devient complexe à trouver.

En 2017, les deux tiers des 160 élèves du TEC sont de grands adolescents, voire de jeunes adultes, que j'ai connus, pour la plupart, il y a dix ans. Grâce à cette fidélisation, ils osent se lancer dans des thèmes délicats comme la mort, par exemple. En 2013, ils ont amené ce sujet et cela a donné le spectacle *Ils étaient une fois*. En juin, nous sommes en représentation à l'ARSENIC avec un spectacle qui porte sur le passage de l'enfance à l'âge adulte. Les comédiens ont proposé beaucoup d'idées sur les attentes, les pressions qu'ils peuvent y vivre.

Avec ma compagnie, je pratique une écriture de plateau engageante, incarnée. Les jeunes comédiens doivent pouvoir s'y retrouver au mieux.

Vos spectacles ressemblent à de véritables parcours, intenses, ludiques. Moi, je m'y suis parfois perdue. J'imagine que vous faites exprès de perturber les spectateurs, non ?

J'adore que l'on se perde dans un spectacle. Comme j'adore, parmi les auteurs contemporains, Jean Échenoz et Jean-Philippe Toussaint. Tous deux travaillent sur la déconstruction de la narration. Dans mes spectacles, je pratique les deux mouvements: je déconstruis dans un premier temps, puis je reconstruis. Je casse ainsi la narration dans ce qu'elle peut avoir de linéaire. J'aime jouer avec la temporalité, y faire des allers-retours. Pour y parvenir, je m'appuie sur la technologie. J'ai beaucoup joué aux jeux vidéo – je continue à y jouer (rires). Cela a donc une influence sur mon imaginaire.

Oui, les spectateurs peuvent en être perplexes. Certains me disent, après un certain temps, qu'ils ont aimé... se perdre.

Alors, le théâtre est au service de la pédagogie ?

Au théâtre, tout est possible. On peut tout faire, tout essayer, on peut devenir ce que l'on veut. C'est un espace incroyable d'expérimentation du monde. C'est un lieu où les enfants, les jeunes peuvent préparer leurs outils pour le futur. Oui, bien sûr, pour moi, le théâtre est au service de la pédagogie.

Imaginez-vous qu'un jour le théâtre sera enseigné dans les établissements publics vaudois ?

Alors, j'y perdrai mon business personnel (rires). À l'heure du numérique, il est fondamental de proposer aux nouvelles générations quelque chose

qui les sort du diktat « Tout, tout de suite ». Comme il est important de leur proposer de revenir au corps, à soi-même, à ce que chacun porte en soi. L'apprentissage des valeurs commence tôt, comme du reste la conscience des relations humaines. Le théâtre répond pleinement à tous ces apprentissages.

Oui, j'espère vraiment qu'un jour on se rendra compte qu'une seule heure de théâtre par semaine en classe apporte beaucoup. Beaucoup plus que ce que l'on pourrait croire. Mon travail de mémoire portait sur les effets du théâtre dans une classe de primaire. Les résultats m'avaient déjà montré une amélioration significative, ne serait-ce qu'avec une semaine de théâtre en classe, de la confiance en soi, de l'acceptation de l'autre, et donc du climat d'apprentissage.

Et la suite ?

Ce sont deux rendez-vous importants: le Théâtre en Chantier est en représentation du 26 juin au 2 juillet 2017 à l'ARSENIC avec les élèves plus âgés et du 5 au 10 décembre 2017 à la Maison de Quartier de Chailly, cette fois-ci avec les plus jeunes.

De plus, je participe à un projet avec la Fondation de l'Hermitage qui accueille depuis le 7 avril la collection Bührlé. Pour cette occasion, je crée actuellement, toujours avec les élèves de TEC, un audioguide original et spécialement conçu pour les enfants. /

Sites
www.le-tec.ch, www.sanshiro.ch

Les albums
chez le label fribourgeois Watermelon
Chansons pour qui ? (2004)
Chansons pour l'univers (2006)
Rencontres du 3^e disque (2008)
Level 4 (2010)

entretien avec ève bonfanti et yves hunstad dans *la fabrique imaginaire* siffle le vent des souffleurs de rêves

barbara fournier

D

Devant les portes fermées de la salle du Théâtre Kléber-Méleau, à Lausanne, le public est compact. Soudain, un homme tente de se frayer un chemin à travers la foule qui piétine. C'est le directeur. Tout le monde le connaît. Omar Porras, son éternel petit bonnet vissé sur la tête, secoue les portes énergiquement, sans succès. Elles sont fermées de l'intérieur! Un comble! Il avertit le public: « Problème technique, je suis désolé, je ne comprends vraiment pas ce qui se passe. Il vous faut passer par l'arrière. Suivez-moi! Attention, c'est périlleux... Regardez où vous mettez les pieds. »

Les spectateurs intrigués le suivent, amusés mais aussi – on le perçoit à quelques battements de paupières involontaires – vaguement inquiets... Il faut dire que la pièce s'intitule « Du vent... des fantômes », alors, avec de tels protagonistes, on ne sait jamais. Après un parcours incertain, les spectateurs ont la surprise de se retrouver tous... sur scène! Heureusement, des chaises semblent les y attendre. Ils s'assoient, un peu confus. C'est alors que débarquent – ou alors étaient-ils déjà là? – une femme à la valise et un homme au petit sac à dos. Eux aussi paraissent complètement perdus, cherchent à s'asseoir et demandent au public ce qu'il fait là... Derrière ce lever de rideau qui n'a pas lieu, sur cette scène bondée où les limites entre acteurs et spectateurs se sont évanouies, devant le vertige de ces rangées de fauteuils rouges et

vides qui ondulent devant les yeux comme une toile irréalle, s'embraient doucement, irrésistiblement, la machine inversée de la poésie, la magie nue du théâtre.

U

Un paradoxe debout, avec des ailes

La marque de fabrique de *La Fabrique imaginaire*, c'est cela: un homme, une femme, un couple, mille personnages. Ève Bonfanti et Yves Hunstad,

auteurs, acteurs, metteurs en scène belges, élaborent ensemble un travail d'une extrême complexité que leurs talents conjugués métamorphosent dans une forme qui revêt tous les attributs de la spontanéité, jusque dans ses failles et sa fragilité. Comme si chacun de leurs pas était incertain, comme si chaque mot pouvait être changé, comme si toute la pièce était inventée de toutes pièces, comme si rien n'avait jamais été écrit, comme si rien n'était sérieux et que, donc, tout était grave, ou le contraire, ils créent un paradoxe extraordinaire: un théâtre qui ressemble tellement à la vie et qui, en fait, révèle tout de ce qu'est le théâtre. Non contents de faire tenir debout ce paradoxe, ils lui donnent des ailes. En faisant don d'une œuvre ultracontemporaine aux spectateurs, Ève Bonfanti et Yves Hunstad les emportent aux sources mêmes du théâtre... là où tout ne cesse jamais de commencer...

Émouvante rencontre avec deux forcenés d'art et d'humanité qui soufflent le verre des rêves, à longueur de vie, à longueur d'amour.

À vos yeux, que dit le théâtre d'unique au monde d'aujourd'hui?

Ève: Le théâtre, dans son essence, a traversé les âges. Il est de tous les temps. Offrir un lien entre les êtres, voilà ce que le théâtre et tous les arts vivants du spectacle ont d'unique. C'est un espace où se mêlent les atomes, les cellules, l'air, la chair, les os, le sang. Il s'agit d'un véritable lien biologique, voire cosmique. C'est pourquoi, dans notre conception du théâtre, il n'y a jamais de 4^e mur entre les spectateurs et les acteurs. Le lien, la circulation d'énergie sont essentiels dans une expression artistique qui se passe de médium. Ici,

Le monde est violent et instable,
il finit toujours par vous avoir au contour.
Il n'y a que l'amour pour nous sauver,
l'amour mutuel et l'amour que nous
mettons dans cet art que nous nous
sentons dans l'urgence de partager;
en tant que parent, en tant qu'écrivain,
en tant que peintre, en tant qu'ami.
Nous vivons dans un immeuble
perpétuellement en feu, et
ce qu'il nous faut à chaque instant
soustraire aux flammes, c'est l'amour.

Tennessee Williams



DU VENT... DES FANTÔMES / LA FABRIQUE IMAGINAIRE /
ÈVE BONFANTI, YVES HUNSTAD / 2016

pas d'écran. On se tient tout entiers, tous ensemble, dans une bulle hors du monde, dans un temps unique: le temps du spectacle. On fait face à la parole, en vrai, dans un acte magique qui lie ceux qui sont sur scène à ceux qui les regardent. C'est cette parole et cette union qui permettent ensemble d'entrer en dissidence contre un monde que l'on voudrait autre.

Yves: Aujourd'hui, notre mémoire humaine est éphémère, parce qu'on l'a largement déléguée aux machines qui nous « augmentent ». Un spectacle, lui, on ne le verra qu'une seule fois. Et même si on y retourne, on ne le reverra jamais deux fois de la même façon, il ne sera jamais deux fois le même, parce que la matière et le support, c'est du vivant et que le vivant est toujours en mouvement. Le spectacle vient donc s'inscrire en nous, biologiquement, et se perpétue dans notre mémoire, en quelque sorte. La transmission se fait donc à une tout autre échelle que les « partages » que l'on clique sur les réseaux sociaux ou les « copié-collé » numériques.

Ève: Par rapport à un débat, à une conférence ou à un moment pédagogique – autres formes de prise de parole – le théâtre introduit une notion particulière: la tension. Il y a une mise en danger, à la fois de ceux qui parlent, sur scène, et de ceux qui les écoutent, car on touche là à la peau vibrante des émotions. Dans un théâtre, que vous soyez sur scène ou dans le public, votre présence exige que vous ouvriez votre cœur, que vous frotiez votre émotion, vos sensations à celles des autres qui partagent avec vous une expérience unique, dans un lieu et un temps uniques.

À l'ère du zapping, addiction qui provoque des sensations proches des drogues dures avec cette illusion de liberté sans limites, le théâtre offre un

temps salutaire face à des humains démunis... loin des écrans qui font écran. Au théâtre, tout se vit au rythme des cœurs qui battent. On ne peut pas courir plus vite qu'eux, on ne peut jamais en faire l'impasse.

Cette impossibilité d'aller « plus vite que la musique » redonne, dans cette expérience partagée, une dimension à l'empathie, à la conscience d'appartenir à la même humanité. On pourrait presque dire qu'il y a quelque chose d'ordre méditatif dans le théâtre.

Yves: Au théâtre, le premier enjeu c'est le corps-à-corps. Le public abandonne le sien, il se tait pour laisser s'avancer et respecter quelqu'un qui vient en pleine lumière avec tout son corps, donc toute sa vulnérabilité, l'acteur.

Face à une tablette numérique, on peut toujours mentir, parce que le corps n'y est pas et que le lieu n'existe pas.

L'acte de théâtre, lui, manifeste forcément un engagement: celui des spectateurs qui ont choisi de donner deux heures de leur temps et celui des acteurs qui, souvent, sont venus de loin, qui ont fait et défait de multiples fois leurs bagages, qui débarquent devant des inconnus avec, entre leurs mains, quelque chose de fragile qu'ils ont travaillé longtemps, minutieusement. Ils sont venus pour donner un spectacle, pour donner de la vie. Tout cela, juste pour deux petites heures. Sans filet.

Au final, on revient toujours à cette idée du théâtre, dans sa forme archaïque, ce théâtre pauvre qui permet de prendre la parole et de s'exprimer sans garde-fous, juché sur une caisse en bois, maître d'une parole libre qui échappe à la censure, mais qui exige de mettre sa vie en jeu...

Un des défis actuels de l'école et des médiateurs culturels est de donner le goût du théâtre aux jeunes publics. Selon votre expérience « totale » d'auteurs-acteurs-metteurs en scène, y a-t-il des approches à privilégier ?

Yves: Dans la forme que nous avons choisie d'explorer, une importance, une attention particulières sont données à chacun dans le public. Le texte fait état de la présence de ceux qui regardent, les spectateurs se sentent donc directement concernés. Nous accordons une valeur poétique au public, nous souhaitons honorer sa présence. Nouer du lien est la condition pour casser le sentiment de solitude – cette solitude de personne au milieu de tout le monde – et s'extraire de la foule anonyme.

Ève: Nous ne jouons jamais devant des écoles, parce que nous croyons à la mixité. Le génie du théâtre, qui se joua longtemps dehors, sur des tréteaux, est de réunir les petits, les grands, les pauvres, les riches, les chiens, les poules... Dans la non-mixité on ne prend pas de risque, mais il faut justement se remettre en question pour découvrir que l'autre n'est pas aussi différent de soi qu'on le croyait.

Yves: Un jour, une jeune fille nous a demandé comment nous nous y prenions pour écrire et nous lui avons répondu que l'acte d'écriture commençait justement toujours par cette question-là: comment allons-nous faire pour écrire? Le théâtre classique porte une parole sacrée. Mais nous, nous écrivons et nous jouons dans le monde d'aujourd'hui, dans un environnement contemporain marqué fortement par le doute, le questionnement, une forme d'errance. Nous ne sommes pas des OVNI, il nous faut donc laisser s'exprimer nos fragilités, mettre à nu un processus de création

entretien avec
ève bonfanti
et yves hunstad
dans *la fabrique imaginaire*
siffle le vent des
souffleurs de rêves

qui avance à tâtons, mais sans idée préconçue. Si nous voulons nouer et préserver le lien avec les jeunes, il faut s'adresser à eux, comme aux autres, en toute sincérité. Qu'ils comprennent qu'eux aussi ont quelque chose à dire, surtout s'ils cherchent comment le dire. Il ne doit pas y avoir d'élus au théâtre, ni de guerres de compétition. Si l'on nous demande ce que nous sommes, nous deux, j'aime bien répondre que nous sommes juste des clowns invisibles.

Ève: Il y a peu, on nous a montré une vidéo d'une classe de 14 ou 15 adolescents, âgés de 15 à 17 ans, en train de scander un slam qu'ils avaient écrit ensemble. Nous avons été frappés par la similarité qui émergeait de ce poème déclamé à plusieurs voix avec le chœur antique grec. Mais plus encore, avec ces mots qui étaient ceux des ados d'aujourd'hui, c'était l'émotivité énorme qui s'en dégageait, l'énergie mise en commun du groupe confondu avec son projet, qui nous ont profondément touchés.

Dans votre théâtre, vous procédez à une sorte de déconstruction minutieuse de la « machine théâtrale » pour mieux la sublimer. Le public est coacteur, coauteur, il rit, il rêve, il réfléchit... D'une certaine façon, y aurait-il quelque chose de « pédagogique » dans l'approche de *La Fabrique imaginaire* ?

Yves: Donner accès aux coulisses, c'est peut-être déjà un acte pédagogique. Mais cette transmission au public de ce qu'est le théâtre n'a pas, objectivement, de but pédagogique. Nous, ce que l'on aime explorer, c'est ce théâtre des origines. D'où vient-il ? Comment fonctionne-t-il ? Que produit-il ? On repart toujours de zéro, donnant à voir ce qui était caché par des modes opératoires fondés sur la déconstruction. Nous voulons rendre hommage aux mécanismes du théâtre, revenir aux fondamentaux, chahuter constamment le dedans et le dehors, briser le mur et ouvrir, à la place, une fenêtre qui anéantit la ligne de démarcation entre regardants et regardés...

Et la magie de *La Fabrique* joue à plein... même auprès d'un public sans expérience préalable du théâtre. Comme pour ce petit garçon de la banlieue parisienne, qui vous dit, après une représentation, quelque chose qui vous bouleverse ?

Ève: Oui ! Nous venions de jouer « Au bord de l'eau » à Choisy-le-Roi, qui est l'histoire d'une pièce en train de s'écrire. Un petit spectateur, à l'issue de la rencontre avec le public, est spontanément venu vers nous et nous a dit ceci : « Ce soir, après ce spectacle, je ne vais pas allumer la télé, comme je le fais toujours, je vais rentrer chez moi, je vais me coucher et je vais penser. » Il devait avoir 12 ans, tout au plus.

C'était un petit môme de la banlieue qui n'avait certainement pas été élevé dans un environnement cultivé, et il nous disait quelque chose de tellement fort. Tout à coup, c'était lui qui nous ouvrait une fenêtre, c'était lui qui ouvrait en nous quelque chose de vertigineux, comme une nouvelle possibilité, une émotion neuve.

Le théâtre, il est temps de le dire, est unique aussi par de tels moments de grâce, parce qu'il est un acte d'amour. Le jeune essayiste Idriss Aberkane affirme que tous, autant que nous sommes, avons, si l'on apprend à s'en servir, des cerveaux exceptionnels, des mémoires prodigieuses. « Il n'y a pas de génie, dit-il en substance. La seule raison qui fait que les humains découvrent des choses nouvelles, c'est l'amour. »

Yves: Cela nous parle. Notre démarche d'artistes est de continuer une histoire qui cherche à aimer, dans une relation vraie d'équilibre entre le féminin et le masculin, à faire vibrer une idée dans une quête de beauté. Le théâtre est pour nous ce lieu inépuisable du rendez-vous amoureux. Pour faire face à tout ce qui est laid dans ce monde, pour apprendre à lutter contre cette laideur, il faut montrer que l'amour est beau et créer un univers de références capables de préserver jusqu'aux plus fragiles d'entre nous. /

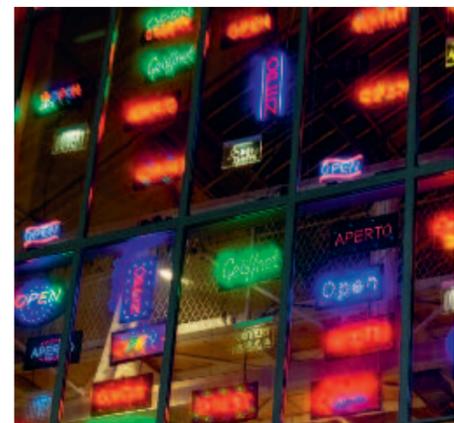


> échos hep la hep vaud dans le rétroviseur

La HEP Vaud, au-delà de sa vocation première de former les futurs enseignants, se veut également un lieu de vie, où conférences, colloques, expositions, pièces de théâtre et autres concerts ont lieu tous les mois. Retour ponctuel sur les six derniers mois du campus.

ÉCHANGE ET COOPÉRATION EN RECHERCHE ET ENSEIGNEMENT: OPPORTUNITÉS EUROPÉENNES

La Commission recherche et développement de la Chambre des Hautes écoles pédagogiques de swissuniversities propose une journée d'information à la HEP Vaud. Les deux programmes européens de recherche, Horizon 2020 et d'éducation Erasmus+ ont été au centre des discussions.



« LES ÉTUDIANTS REVIENNENT CHANGÉS D'UN SÉJOUR À L'ÉTRANGER! »

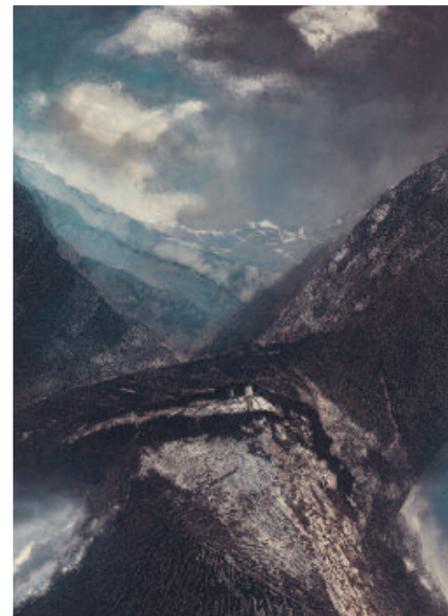
« Je suis une personne différente ! » s'exclament presque à chaque fois les étudiants de retour d'un séjour en mobilité, en Suisse ou à l'étranger. Alors que la diversité culturelle dans les classes s'accroît, ces futurs enseignants apprécient d'être confrontés à d'autres manières d'enseigner. Pourtant, les options de mobilité offertes par la HEP Vaud sont encore assez peu exploitées. Coordinatrice des projets d'échange et de mobilité, Soledad Soldevila répond à nos questions sur le sujet.

LE BACHELOR PRIMAIRE DE LA HEP CONFIRME SA HAUTE QUALITÉ AU PLAN SUISSE

La Filière Enseignement primaire renouvelle avec brio la reconnaissance de son diplôme et consolide encore l'attractivité de sa formation. Elle répond aux exigences de qualité fixées par la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP).

« L'ART À L'ŒUVRE » DE LA HEP EN ITINÉRAIRE: DES EXPOSITIONS D'ARTS DANS LES ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES DU CANTON DE VAUD

L'Unité de recherche Didactiques de l'art et de la technologie de la HEP Vaud met en circulation dans le canton de Vaud des œuvres appartenant au fonds d'œuvres d'art contemporain de la didactique des arts visuels. En mettant en contact les élèves avec des œuvres originales, la HEP Vaud encourage la présence du milieu artistique régional dans un cadre scolaire.



EXPOSITION: LE FUTUR EST DÉJÀ LÀ!

La Maison d'ailleurs expose à l'Espace Points de suspension de la HEP Vaud sur le thème de la science-fiction. Les images révèlent au public la manière dont cette technique littéraire questionne notre humanité.



JOURNÉES DE FORMATION CONTINUE POUR L'ENSEIGNEMENT DE L'ANGLAIS AU CYCLE 3

Cette journée de formation continue pour l'enseignement de l'anglais au cycle 3 se situe au croisement de la mise en œuvre d'HarmoS et de la Loi sur l'enseignement obligatoire, du renforcement de la place du PER dans la pratique enseignante au quotidien et de l'arrivée d'un nouveau moyen d'enseignement. Elle permet de réfléchir sur une véritable intégration de tous ces éléments.

AUTISME À L'ÉCOLE: VERS DE NOUVELLES PISTES AU PRIMAIRE, AU SECONDAIRE ET DANS LA FORMATION PROFESSIONNELLE

En collaboration avec divers partenaires, l'UER Pédagogie spécialisée organise pour la seconde fois une Journée cantonale de formation continue sur le thème de l'autisme à l'école. Les connaissances du trouble du spectre de l'autisme amènent non seulement des éléments de compréhension essentiels, mais apportent des pistes pour l'accompagnement scolaire d'enfants et d'adolescents présentant ce trouble.



JOURNÉE CANTONALE DE FORMATION CONTINUE « SAVOIR LIRE À L'ÉCOLE ET POUR LA VIE »

Le mandat de l'école est immense et passionnant: chaque sujet lecteur dessine la société lectrice de demain. Or les personnes impliquées dans la formation des futur.e.s lecteurs/lectrices sont parfois démunies pour accompagner certains élèves dans les différentes étapes d'apprentissage de cette habileté, qui reste l'une des plus complexes à maîtriser. La journée cantonale de formation continue « Savoir lire à l'école et pour la vie » à la HEP Vaud s'est penchée sur la progression de la pratique de la lecture, indissociable de celle de l'écriture.



JEAN MOHR: EXPOSITION REGARD SUR L'ACCUEIL DE L'AUTRE

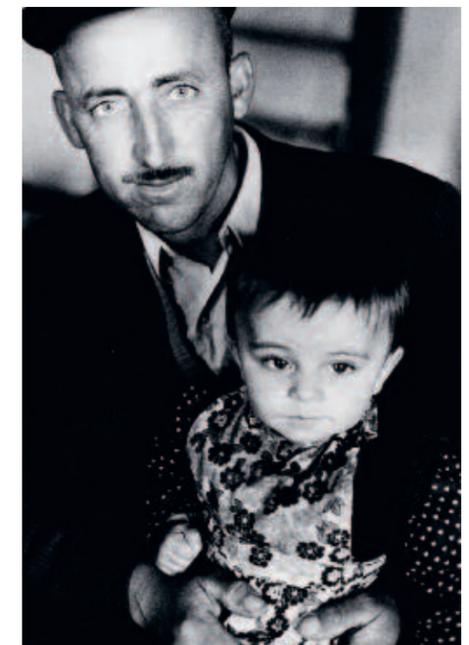
La HEP Vaud, en collaboration avec le Musée de l'Immigration, à Lausanne, laisse parler le regard des migrants à travers quelques images de l'immense travail de Jean Mohr, grand témoin de notre temps et passionné d'humanité. C'était il y a quelques dizaines d'années, en Suisse. Mais les visages de la migration, mouvement de flux et de reflux qui suit l'histoire des hommes, sont de tous les temps, passé, présent, futur, sans frontières entre l'ici et l'ailleurs.

Jean Mohr a reçu de nombreux prix et plus de 80 expositions lui sont consacrées dans le monde. Il a publié également une trentaine de livres, en collaboration avec des écrivains, et cosigne notamment, en 1976, *Le Septième homme*. Les travailleurs migrants en Europe, avec John Berger, aux éditions Maspero, à Paris. La HEP Vaud a eu le privilège de présenter dans ses murs quelques images de l'immense travail de Jean Mohr, grand témoin de notre temps et passionné d'humanité.

COMMENT FAIRE ENTRER LA POÉSIE À L'ÉCOLE?

Comment contredire la réputation tout à la fois d'hermétisme et de futilité dont souffre cet art? Comment donner droit à la créativité, à l'exploration voire au dérèglement du langage, tout en renforçant l'acquisition des bases grammaticales et orthographiques de la langue chez les élèves?

La HEP Vaud et l'Unil, dans le cadre de la semaine de la Poésie, ont organisé une rencontre sur ce thème. À travers une série d'ateliers, des enseignants ont présenté et fait expérimenter des dispositifs qu'ils ont mis en pratique dans leurs classes ou d'autres contextes.



> extra muros la dissertation ? une formidable machine à écrire

nicole gaillard

En février 2016, une discussion rassemble des enseignants issus du gymnase, de la HEP et de l'Université autour d'un sujet aux termes provocateurs : « La dissertation. Pourquoi ? Comment ? À quoi bon ? » Un mois plus tôt, Nicole Gaillard, maîtresse de français au Gymnase Auguste Picard, décide d'élargir sa vision du débat en contactant par mail quelques-uns de ses anciens élèves qui ont obtenu leur bac entre le début des années 80 et 2015. Devant la qualité des témoignages reçus, l'idée lui vient plus tard d'en publier de larges extraits dans *PRISMES*. La dissertation, n'en déplaise aux aquoibonistes, en ressort valorisée et rafraîchie !

J'ai imaginé d'enquêter de manière très limitée, informelle et aléatoire, en m'adressant à ceux de mes anciens élèves dont, pour des raisons variées, je possédais l'adresse électronique. Sur 23 destinataires atteints, 10 ont pris la peine de répondre, toujours de manière pertinente et argumentée, souvent avec verve et humour.

Des témoignages de grande qualité

Le résultat de ma démarche a pour vertu principale de faire apparaître, sur une base de témoignages volontaire, le point de vue de dix individus sur la dissertation telle qu'ils l'ont connue au gymnase, à divers moments d'une période qui va du début des années 1980 à 2015 environ. Répondant à une sollicitation de leur ancienne « prof », ceux qui ont pris le temps d'écrire n'ont certes pas dénigré rétrospectivement l'enseignement reçu, mais tous ont fait preuve d'un sens critique évi-

dent ; la remarquable qualité des réponses développées parle du reste d'elle-même en faveur de leurs auteurs. De même qu'en faveur de la dissertation, il faut le souligner.

Au terme du processus, je n'ai qu'un regret, celui de n'avoir pas entrepris une enquête plus systématique, tant les commentaires reçus sont riches et personnels. Je tiens d'autant plus à dire ma profonde reconnaissance envers ceux qui m'ont répondu : de tels témoignages d'intérêt, souvent longtemps après les années de gymnase, donnent du sens à un métier dont la pénibilité, selon le terme désormais consacré, tend hélas à augmenter.

Retour à janvier 2016 : le contenu de mon mail

Voici la manière dont j'ai présenté la question : *Dans le cadre d'une réflexion sur l'avenir de la*

dissertation au gymnase, il m'est venu l'idée de chercher quelques réponses auprès d'anciens élèves qui ont subi ou bénéficié de cet enseignement à travers ma modeste personne.

Donc si vous avez un avis sur les lignes qui suivent et que vous trouvez le temps de me le faire savoir, merci d'avance ! Il s'agit d'un extrait tiré d'un document préparatoire pour une réunion entre maîtres de gymnase, professeurs à la HEP et professeurs d'université, tous enseignant le français bien sûr.

La dissertation, on le sait, est depuis plusieurs décennies la cible de critiques récurrentes de la part des enseignants et des didacticiens : ces critiques, pour la plupart bien connues, seront brièvement rappelées et réactualisées à l'entame du débat. Si l'on met un instant ces critiques entre parenthèses, on peut poser la question suivante : *à quel(s) niveau(x) percevez-vous le plus nettement l'utilité de la dissertation dans le cadre de la formation des étudiant.e.s ?*

Si l'on admet un instant l'hypothèse que les critiques tenaces auxquelles la dissertation fait face pourraient un jour avoir raison de l'exercice, une question peut être débattue : *par quoi remplacerait-on la dissertation, dans l'optique d'assurer une valeur formatrice au moins équivalente ou même supérieure en termes de compétences argumentatives des étudiant.e.s ?*

Cette question sera abordée en tenant compte du lien entre le secondaire II et l'Université : *quel exercice pourrait s'avérer satisfaisant à la fois pour certifier une formation gymnasiale en elle-même et pour préparer une éventuelle entrée dans un cursus universitaire ?*

QU'EST-CE QUE J'APPRENDS ?

La dissertation au gymnase est la cible de critiques récurrentes de la part des enseignants et des didacticiens, et cela depuis plusieurs décennies ? Je suis peu l'actualité pédagogique, mais là je dois m'accrocher à mon clavier ! (...)

Après le gymnase, j'ai étudié à l'EPFL en architecture où l'expression écrite des étudiants avait pratiquement disparu (cela a un peu changé depuis). Écrire m'a tellement manqué que j'ai poussé le vice, après quelques années de pratique, jusqu'à faire une thèse qui ne sert à pas grand-chose sinon à tenter de comprendre, dans un domaine technique et esthétique, pourquoi telle forme m'attire, provoque en moi une émotion. Écrire une dissertation est un jeu d'aller et retour entre une intuition et une idée formulée, posée devant nos yeux, puis confrontée à la lecture d'un tiers. Si le passage au gymnase ne nous donne pas un peu de temps pour nous confronter à ça et, d'une certaine façon, à nous-mêmes, précupons-nous de « compétences argumentatives » et de « certification », mais à quoi bon ?

Philippe, maturité obtenue en 1984 puis études d'architecture

EST-CE QUE J'AI QUELQUE CHOSE À DIRE SUR LE SUJET ?

Est-ce que j'ai quelque chose à dire sur le sujet ? C'est en effet tellement loin ! Une salle de classe avec une série de tables en arc de cercle, une vieille porte en bois, une bande de garçons et quelques filles, beaucoup de chevelus un peu dégingandés et mal habillés.

L'exercice des explications de textes me mettait assez à l'aise, j'étais en terrain balisé. Je pouvais m'amuser avec des outils que j'avais dans les mains. Les dissertations, elles, me rappellent des souvenirs plus mitigés. Je me souviens de hauts et

de bas, d'incompréhension, lorsqu'on pense avoir bien réussi l'exercice et que le résultat est nettement moins bon qu'attendu. A posteriori, la maturité progressant, je me souviens m'être dit que j'étais trop gamin dans ma tête à 16-18 ans pour être capable de faire une dissertation de qualité.

(...) Je suis un défenseur de l'écrit, de l'écrit manuel, et j'essaye d'inculquer ses multiples vertus à mes enfants. Je le compare au développement de la photo argentique, exposer à la lumière, révéler, fixer. Avec les ratures, parfois de nombreux tirages, parfois l'inspiration, la magie d'un premier jet. Pas facile à expliquer à un enfant de 14 ans. Une photo c'est direct à l'écran directement partagé et « argentique » n'existe pas dans un dictionnaire iPhone !

Donc utiliser l'écrit pour matérialiser une réflexion, une analyse, une théorie et apprendre à structurer ce processus me semble indispensable dès l'adolescence. Particulièrement dans cette période de mutation vers le plus immédiat, le plus en surface, la dissertation me semble être un ancrage avec des parties plus intimes de notre cerveau desquelles je redouterais que nos enfants se déconnectent trop.

Il m'apparaît que nous vivons aujourd'hui au royaume de la thèse. Les médias nourrissent notre infobésité de milliards de kilobits colorés et la planète en tire tant et plus des thèses à la va-vite. Si on s'arrête pour creuser, faire le tour de la question, on perd de l'audience... Donc passons au sujet suivant. Si l'école n'enseigne pas très tôt les vertus de réfléchir à la construction d'une thèse, à l'importance de la remettre en question, de se mettre à la place de l'autre, d'être à la fois soi-même et l'autre et, fort de cela, d'en tirer une position personnelle, elle ne prend pas ses responsabilités évidemment.

Mais, pour ce qui est de mon souvenir de ma propre scolarité et de ce que je vois de celle de

mes enfants, j'ai l'impression que nous sommes restés et qu'ils restent encore très longtemps dans l'exercice de la rédaction (une info, une question, une réponse) sans commencer à poser les bases de la dissertation avant que n'arrive l'âge de jeune adulte. Et là, mon souvenir est mitigé. Pas seulement pour une question de maturité, mais aussi de fonctionnement. Certains ont peut-être la dissertation intuitive, mais d'autres ont besoin de s'être imprégnés de la méthode. C'est comme si on apprenait les chiffres et à compter, et qu'on n'abordait les opérations que beaucoup plus tard ! Pour conclure donc, je verrais une introduction aux bases de la dissertation à 14 ans déjà, avec une mise en lumière et un travail sur la maîtrise de la méthode, et un cursus crescendo en fonction des options choisies par la suite. Et l'utilité de cet enseignement n'est autre à mes yeux que le développement de l'une des formes les plus importantes de l'intelligence.

Gianni, maturité obtenue en 1984 puis études de géologie

JE DÉCOUVRE CETTE REMISE EN CAUSE VIOLENTE DE LA DISSERTATION

Entre mon ignorance des débats pédagogiques et mon nez dans le guidon journalistique, je découvre cette remise en cause, violente apparemment, de la dissertation. Et j'en suis désolée. J'ose dire que j'utilise personnellement presque tous les jours ce que j'ai appris en faisant des dissertations. Quand j'y repense, j'ai adoré les faire, même si ça me demandait un effort incroyable. Pour moi, ça a été véritablement la matrice d'une écriture possible, d'une écriture répondant à des règles – comme celle que je pratique quotidiennement aujourd'hui.

Se retrouver face à la possibilité d'écrire est très troublant pour un adolescent. À mon sens, soit une fibre artistique se développe rapidement et l'écriture devient création – c'est ce que je vois chez nombre d'écrivains que je rencontre – et



dans ces cas-là, très rares sans doute, on peut supposer que la dissertation n'amène rien de décisif, soit, comme ce fut le cas pour moi, la dissertation est un permis d'écrire.

Elle fixe un cadre, donne des règles, installe une réflexion et une structure. C'est génial! La question de la page blanche est résolue, énoncé et problématique font office de carburant, et nous voilà écrivant sans même nous en être rendu compte. Je pense vraiment que pour moi, ça a débloqué quelque chose d'essentiel, ça a été une voie vers l'écriture, vers le métier d'écrivain, à défaut de celui d'écrivain. Justement, c'est bien en cela qu'elle a été précieuse.

Je me souviens bien que l'exercice était lourd, plein de défis et de sueur. Mais écrire, c'est forcément accoucher de quelque chose, et c'est pénible en soi. Ce n'est qu'à force de pratique qu'on trouve une sorte de maîtrise, un plaisir d'écrire, qui ne va jamais de soi, qu'il faut reconquérir à chaque à fois.

Peut-être peut-on inventer une nouvelle structure pour développer les pratiques de l'écrit. La composition, pourquoi pas? Elle se pratique, mais la liberté qu'elle laisse ne permet pas, je trouve, de penser suffisamment grand et large. La dissertation oblige, si on la fait bien, à explorer toutes les directions possibles du sens, et je continue à penser que c'est un outil formidable si l'élève comprend comment ça marche!

Formidable machine à écrire, je dirais en résumé.
Éléonore, maturité obtenue en 1986 puis études de lettres

MA FAÇON DE PENSER AU COURS DU GYMNASSE A CLAIREMENT ÉVOLUÉ

Je pense que la dissertation participe au jugement critique et à l'autonomie de notre pensée. Je l'ai moi-même ressenti. Ma façon de penser au cours du gymnase a clairement évolué. Ce n'est probablement pas uniquement le produit de la dissertation, mais je pense qu'elle y a participé. Elle permet la remise en question constante de notre point de vue, de notre pensée (si l'exercice est pratiqué pleinement). Cette capacité, ainsi que celle de cerner le point de vue de l'autre dans toute sa complexité, n'est-elle pas directement utile à la

la dissertation ? une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

sortie de l'école ? Je pense qu'elle touche les sujets les plus divers, en passant par la politique (au hasard, remettre en question ces campagnes politiques si simplificatrices).

Je tenais à répondre à ce mail car, étant confrontée à la dissertation à peu près à chaque session d'examens, il serait dommage de ne pas partager mon avis sur la question.

Maxime, maturité obtenue en 2015, études de musique en cours

J'AI EU LA CHANCE D'ÊTRE TRÈS BIEN PRÉPARÉE À CE TYPE DE RÉDACTION

Personnellement, j'ai trouvé les dissertations dans l'ensemble intéressantes d'un point de vue pédagogique et utiles pour mon passage à l'Université.

Comme j'ai fait mon Bachelor en psychologie et anglais, les dissertations littéraires m'ont aidée à rédiger mes essais en anglais, tout comme les dissertations que nous avons faites en cours d'anglais (et d'allemand) au gymnase, pour des questions de structure notamment. J'ai remarqué que j'avais eu la chance d'être très bien préparée à ce type de rédaction comparé aux autres étudiants qui, pour leurs premiers essais, avaient de la peine à respecter la structure et à utiliser des citations de manière pertinente. Pour les études en lettres, les dissertations littéraires me paraissent donc très importantes et ce serait à mon avis une erreur de les supprimer totalement du cursus.

Malgré le fait que ce soit un exercice difficile, je considère que la dissertation (et tout particulièrement l'apprentissage qu'on en fait au gymnase) est une étape très utile de notre formation. Pour un approfondissement de la maîtrise de la langue, pour le développement d'un esprit critique, pour l'apprentissage de la structuration du propos... sans l'apprentissage que j'ai pu faire de cette pratique au gymnase, je ne me serais pas adaptée aussi bien aux exigences de la formation universitaire. Mais, il est aussi vrai que la filière dans laquelle je me trouve (sciences sociales) se prête plus à cette pratique que d'autres formations (par exemple la biologie).

ALORS DEMAIN, C'EST L'ÉPREUVE REINE

(...) Une idée qui m'est venue serait d'étudier en classe quelques textes argumentatifs (articles de journaux, passages/chapitres de livres où l'auteur défend une opinion, etc.) autour d'un sujet particulier pour ensuite les utiliser afin de discuter d'une citation précise. Ceci ressemblerait beaucoup plus à ce que j'ai fait dans mes études, en particulier en psychologie où j'ai dû par exemple proposer plusieurs regards théoriques sur le même cas ou comparer les thèses de divers auteurs sur un même sujet. Cela permettrait aussi déjà de voir comment des « professionnels » structurent leurs arguments pour défendre leur thèse, et offrirait une base théorique sur laquelle prendre appui pour après pouvoir défendre notre propre opinion (qui serait par conséquent mieux informée).

Julie, maturité obtenue en 2012, étudiante en sciences sociales et géographie humaine

REPLACER LA DISSERTATION ME PARAÎT UNE QUESTION ÉPINEUSE

(...) Actuellement, je crois qu'il est important que les jeunes sachent mettre en réseaux leurs arguments, lier ce qu'ils voient au quotidien avec des notions plus théoriques. La dissertation est extrêmement riche en cela que justement, grâce à certains sujets, elle lie énoncé théorique et concrétude du quotidien dont l'étudiant peut (doit ?) s'inspirer. (...) Sous réserve que la dissertation soit bien orientée, avec la possibilité de faire résonner des problématiques actuelles, elle est à mon sens vitale, puisque aiguisant le sens critique. (...) Quant à la question de remplacer éventuellement la dissertation, elle me semble quelque peu épineuse. La dissertation allie, à mon sens, plusieurs aspects enrichissants : la réflexion, la mise en lien des idées, la capacité à faire preuve de sens critique et surtout l'expression écrite. L'entraînement de l'outil qu'est la langue française est lui aussi fondamental. Ainsi, je peine à voir un seul moyen de remplacer la dissertation. Peut-être une sorte de désintégration en plusieurs exercices liés mais traités de manière indépendante pourrait faire sens.

Imaginons par exemple des débats autour de l'actualité, ou d'énoncés classiques orientés vers l'actualité, où les étudiants ne choisiraient pas forcément leur position, les poussant à une compréhension plus large du sujet, devant développer des arguments contraires à leurs valeurs. Un autre exercice pourrait être de faire écrire aux élèves des « critiques » de livres, de passages ou chapitres afin d'orienter leur capacité à s'exprimer sur un objet littéraire, de manière écrite. On pourrait imaginer pareille approche autour de pièces, de films ou d'autres événements suivis de manière collective. Pour finir, il serait intéressant d'amener les étudiants à comparer des œuvres avec le présent.

En quoi tel ou tel texte peut-il résonner à l'heure actuelle ? En allant voir une adaptation de Proust faite par le metteur en scène Warlikowski, je me faisais la réflexion que ce texte avait encore des aspects profondément contemporains selon l'angle choisi. Et finalement l'intérêt pourrait être d'explorer l'opposition, la plus grande possible, entre passé et présent afin de montrer, ou non, comment certains détails d'un texte peuvent s'avérer forts selon l'époque à partir laquelle ils sont abordés. On pourrait imaginer le traitement d'un texte « à la manière de », mettant les étudiants dans la peau de quelqu'un d'une autre époque, d'un autre rang social.

Forcément, cela implique les introductions théoriques qui conviennent, mais quel drôle de résultat

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

Je tenais à répondre à ce mail car, étant confrontée à la dissertation à peu près à chaque session d'examens, il serait dommage de ne pas partager mon avis sur la question.

Malgré le fait que ce soit un exercice difficile, je considère que la dissertation (et tout particulièrement l'apprentissage qu'on en fait au gymnase) est une étape très utile de notre formation. Pour un approfondissement de la maîtrise de la langue, pour le développement d'un esprit critique, pour l'apprentissage de la structuration du propos... sans l'apprentissage que j'ai pu faire de cette pratique au gymnase, je ne me serais pas adaptée aussi bien aux exigences de la formation universitaire. Mais, il est aussi vrai que la filière dans laquelle je me trouve (sciences sociales) se prête plus à cette pratique que d'autres formations (par exemple la biologie).

ALORS DEMAIN, C'EST L'ÉPREUVE REINE

(...) J'entends encore un doyen du Gymnase Auguste-Piccard me demander la veille de l'examen de français: « Alors demain, c'est l'épreuve reine ? » Il s'agit bel et bien de cela, la dissertation s'est toujours présentée un peu comme une vieille dame, reçue dans les meilleurs salons de thé, alors que tant d'adolescents pensent pouvoir la recevoir avec des gobelets en plastique; c'est là que le bât blesse. (...) La dissertation est enseignée à de jeunes gens qui, pour la plupart, entrent dans la vie, et dont la maturité est indéniablement en cours de progression. Un exercice de réflexion comme celui-ci présente donc l'ennui de ne pouvoir s'armer

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

Je tenais à répondre à ce mail car, étant confrontée à la dissertation à peu près à chaque session d'examens, il serait dommage de ne pas partager mon avis sur la question.

Malgré le fait que ce soit un exercice difficile, je considère que la dissertation (et tout particulièrement l'apprentissage qu'on en fait au gymnase) est une étape très utile de notre formation. Pour un approfondissement de la maîtrise de la langue, pour le développement d'un esprit critique, pour l'apprentissage de la structuration du propos... sans l'apprentissage que j'ai pu faire de cette pratique au gymnase, je ne me serais pas adaptée aussi bien aux exigences de la formation universitaire. Mais, il est aussi vrai que la filière dans laquelle je me trouve (sciences sociales) se prête plus à cette pratique que d'autres formations (par exemple la biologie).

ALORS DEMAIN, C'EST L'ÉPREUVE REINE

(...) J'entends encore un doyen du Gymnase Auguste-Piccard me demander la veille de l'examen de français: « Alors demain, c'est l'épreuve reine ? » Il s'agit bel et bien de cela, la dissertation s'est toujours présentée un peu comme une vieille dame, reçue dans les meilleurs salons de thé, alors que tant d'adolescents pensent pouvoir la recevoir avec des gobelets en plastique; c'est là que le bât blesse. (...) La dissertation est enseignée à de jeunes gens qui, pour la plupart, entrent dans la vie, et dont la maturité est indéniablement en cours de progression. Un exercice de réflexion comme celui-ci présente donc l'ennui de ne pouvoir s'armer

REPLACER LA DISSERTATION ME PARAÎT UNE QUESTION ÉPINEUSE

(...) Actuellement, je crois qu'il est important que les jeunes sachent mettre en réseaux leurs arguments, lier ce qu'ils voient au quotidien avec des notions plus théoriques. La dissertation est extrêmement riche en cela que justement, grâce à certains sujets, elle lie énoncé théorique et concrétude du quotidien dont l'étudiant peut (doit ?) s'inspirer. (...) Sous réserve que la dissertation soit bien orientée, avec la possibilité de faire résonner des problématiques actuelles, elle est à mon sens vitale, puisque aiguisant le sens critique. (...) Quant à la question de remplacer éventuellement la dissertation, elle me semble quelque peu épineuse. La dissertation allie, à mon sens, plusieurs aspects enrichissants : la réflexion, la mise en lien des idées, la capacité à faire preuve de sens critique et surtout l'expression écrite. L'entraînement de l'outil qu'est la langue française est lui aussi fondamental. Ainsi, je peine à voir un seul moyen de remplacer la dissertation. Peut-être une sorte de désintégration en plusieurs exercices liés mais traités de manière indépendante pourrait faire sens.

Imaginons par exemple des débats autour de l'actualité, ou d'énoncés classiques orientés vers l'actualité, où les étudiants ne choisiraient pas forcément leur position, les poussant à une compréhension plus large du sujet, devant développer des arguments contraires à leurs valeurs. Un autre exercice pourrait être de faire écrire aux élèves des « critiques » de livres, de passages ou chapitres afin d'orienter leur capacité à s'exprimer sur un objet littéraire, de manière écrite. On pourrait imaginer pareille approche autour de pièces, de films ou d'autres événements suivis de manière collective. Pour finir, il serait intéressant d'amener les étudiants à comparer des œuvres avec le présent.

En quoi tel ou tel texte peut-il résonner à l'heure actuelle ? En allant voir une adaptation de Proust faite par le metteur en scène Warlikowski, je me faisais la réflexion que ce texte avait encore des aspects profondément contemporains selon l'angle choisi. Et finalement l'intérêt pourrait être d'explorer l'opposition, la plus grande possible, entre passé et présent afin de montrer, ou non, comment certains détails d'un texte peuvent s'avérer forts selon l'époque à partir laquelle ils sont abordés. On pourrait imaginer le traitement d'un texte « à la manière de », mettant les étudiants dans la peau de quelqu'un d'une autre époque, d'un autre rang social.

Forcément, cela implique les introductions théoriques qui conviennent, mais quel drôle de résultat

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

Je tenais à répondre à ce mail car, étant confrontée à la dissertation à peu près à chaque session d'examens, il serait dommage de ne pas partager mon avis sur la question.

Malgré le fait que ce soit un exercice difficile, je considère que la dissertation (et tout particulièrement l'apprentissage qu'on en fait au gymnase) est une étape très utile de notre formation. Pour un approfondissement de la maîtrise de la langue, pour le développement d'un esprit critique, pour l'apprentissage de la structuration du propos... sans l'apprentissage que j'ai pu faire de cette pratique au gymnase, je ne me serais pas adaptée aussi bien aux exigences de la formation universitaire. Mais, il est aussi vrai que la filière dans laquelle je me trouve (sciences sociales) se prête plus à cette pratique que d'autres formations (par exemple la biologie).

ALORS DEMAIN, C'EST L'ÉPREUVE REINE

(...) J'entends encore un doyen du Gymnase Auguste-Piccard me demander la veille de l'examen de français: « Alors demain, c'est l'épreuve reine ? » Il s'agit bel et bien de cela, la dissertation s'est toujours présentée un peu comme une vieille dame, reçue dans les meilleurs salons de thé, alors que tant d'adolescents pensent pouvoir la recevoir avec des gobelets en plastique; c'est là que le bât blesse. (...) La dissertation est enseignée à de jeunes gens qui, pour la plupart, entrent dans la vie, et dont la maturité est indéniablement en cours de progression. Un exercice de réflexion comme celui-ci présente donc l'ennui de ne pouvoir s'armer

REPLACER LA DISSERTATION ME PARAÎT UNE QUESTION ÉPINEUSE

(...) Actuellement, je crois qu'il est important que les jeunes sachent mettre en réseaux leurs arguments, lier ce qu'ils voient au quotidien avec des notions plus théoriques. La dissertation est extrêmement riche en cela que justement, grâce à certains sujets, elle lie énoncé théorique et concrétude du quotidien dont l'étudiant peut (doit ?) s'inspirer. (...) Sous réserve que la dissertation soit bien orientée, avec la possibilité de faire résonner des problématiques actuelles, elle est à mon sens vitale, puisque aiguisant le sens critique. (...) Quant à la question de remplacer éventuellement la dissertation, elle me semble quelque peu épineuse. La dissertation allie, à mon sens, plusieurs aspects enrichissants : la réflexion, la mise en lien des idées, la capacité à faire preuve de sens critique et surtout l'expression écrite. L'entraînement de l'outil qu'est la langue française est lui aussi fondamental. Ainsi, je peine à voir un seul moyen de remplacer la dissertation. Peut-être une sorte de désintégration en plusieurs exercices liés mais traités de manière indépendante pourrait faire sens.

Imaginons par exemple des débats autour de l'actualité, ou d'énoncés classiques orientés vers l'actualité, où les étudiants ne choisiraient pas forcément leur position, les poussant à une compréhension plus large du sujet, devant développer des arguments contraires à leurs valeurs. Un autre exercice pourrait être de faire écrire aux élèves des « critiques » de livres, de passages ou chapitres afin d'orienter leur capacité à s'exprimer sur un objet littéraire, de manière écrite. On pourrait imaginer pareille approche autour de pièces, de films ou d'autres événements suivis de manière collective. Pour finir, il serait intéressant d'amener les étudiants à comparer des œuvres avec le présent.

En quoi tel ou tel texte peut-il résonner à l'heure actuelle ? En allant voir une adaptation de Proust faite par le metteur en scène Warlikowski, je me faisais la réflexion que ce texte avait encore des aspects profondément contemporains selon l'angle choisi. Et finalement l'intérêt pourrait être d'explorer l'opposition, la plus grande possible, entre passé et présent afin de montrer, ou non, comment certains détails d'un texte peuvent s'avérer forts selon l'époque à partir laquelle ils sont abordés. On pourrait imaginer le traitement d'un texte « à la manière de », mettant les étudiants dans la peau de quelqu'un d'une autre époque, d'un autre rang social.

Forcément, cela implique les introductions théoriques qui conviennent, mais quel drôle de résultat

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

Je tenais à répondre à ce mail car, étant confrontée à la dissertation à peu près à chaque session d'examens, il serait dommage de ne pas partager mon avis sur la question.

Malgré le fait que ce soit un exercice difficile, je considère que la dissertation (et tout particulièrement l'apprentissage qu'on en fait au gymnase) est une étape très utile de notre formation. Pour un approfondissement de la maîtrise de la langue, pour le développement d'un esprit critique, pour l'apprentissage de la structuration du propos... sans l'apprentissage que j'ai pu faire de cette pratique au gymnase, je ne me serais pas adaptée aussi bien aux exigences de la formation universitaire. Mais, il est aussi vrai que la filière dans laquelle je me trouve (sciences sociales) se prête plus à cette pratique que d'autres formations (par exemple la biologie).

ALORS DEMAIN, C'EST L'ÉPREUVE REINE

(...) J'entends encore un doyen du Gymnase Auguste-Piccard me demander la veille de l'examen de français: « Alors demain, c'est l'épreuve reine ? » Il s'agit bel et bien de cela, la dissertation s'est toujours présentée un peu comme une vieille dame, reçue dans les meilleurs salons de thé, alors que tant d'adolescents pensent pouvoir la recevoir avec des gobelets en plastique; c'est là que le bât blesse. (...) La dissertation est enseignée à de jeunes gens qui, pour la plupart, entrent dans la vie, et dont la maturité est indéniablement en cours de progression. Un exercice de réflexion comme celui-ci présente donc l'ennui de ne pouvoir s'armer

REPLACER LA DISSERTATION ME PARAÎT UNE QUESTION ÉPINEUSE

(...) Actuellement, je crois qu'il est important que les jeunes sachent mettre en réseaux leurs arguments, lier ce qu'ils voient au quotidien avec des notions plus théoriques. La dissertation est extrêmement riche en cela que justement, grâce à certains sujets, elle lie énoncé théorique et concrétude du quotidien dont l'étudiant peut (doit ?) s'inspirer. (...) Sous réserve que la dissertation soit bien orientée, avec la possibilité de faire résonner des problématiques actuelles, elle est à mon sens vitale, puisque aiguisant le sens critique. (...) Quant à la question de remplacer éventuellement la dissertation, elle me semble quelque peu épineuse. La dissertation allie, à mon sens, plusieurs aspects enrichissants : la réflexion, la mise en lien des idées, la capacité à faire preuve de sens critique et surtout l'expression écrite. L'entraînement de l'outil qu'est la langue française est lui aussi fondamental. Ainsi, je peine à voir un seul moyen de remplacer la dissertation. Peut-être une sorte de désintégration en plusieurs exercices liés mais traités de manière indépendante pourrait faire sens.

Imaginons par exemple des débats autour de l'actualité, ou d'énoncés classiques orientés vers l'actualité, où les étudiants ne choisiraient pas forcément leur position, les poussant à une compréhension plus large du sujet, devant développer des arguments contraires à leurs valeurs. Un autre exercice pourrait être de faire écrire aux élèves des « critiques » de livres, de passages ou chapitres afin d'orienter leur capacité à s'exprimer sur un objet littéraire, de manière écrite. On pourrait imaginer pareille approche autour de pièces, de films ou d'autres événements suivis de manière collective. Pour finir, il serait intéressant d'amener les étudiants à comparer des œuvres avec le présent.

En quoi tel ou tel texte peut-il résonner à l'heure actuelle ? En allant voir une adaptation de Proust faite par le metteur en scène Warlikowski, je me faisais la réflexion que ce texte avait encore des aspects profondément contemporains selon l'angle choisi. Et finalement l'intérêt pourrait être d'explorer l'opposition, la plus grande possible, entre passé et présent afin de montrer, ou non, comment certains détails d'un texte peuvent s'avérer forts selon l'époque à partir laquelle ils sont abordés. On pourrait imaginer le traitement d'un texte « à la manière de », mettant les étudiants dans la peau de quelqu'un d'une autre époque, d'un autre rang social.

Forcément, cela implique les introductions théoriques qui conviennent, mais quel drôle de résultat

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

la dissertation : une formidable machine à écrire

Je tenais à répondre à ce mail car, étant confrontée à la dissertation à peu près à chaque session d'examens, il serait dommage de ne pas partager mon avis sur la question.

Malgré le fait que ce soit un exercice difficile, je considère que la dissertation (et tout particulièrement l'apprentissage qu'on en fait au gymnase) est une étape très utile de notre formation. Pour un approfondissement de la maîtrise de la langue, pour le développement d'un esprit critique, pour l'apprentissage de la structuration du propos... sans l'apprentissage que j'ai pu faire de cette pratique au gymnase, je ne me serais pas adaptée aussi bien aux exigences de la formation universitaire. Mais, il est aussi vrai que la filière dans laquelle je me trouve (sciences sociales) se prête plus à cette pratique que d'autres formations (par exemple la biologie).

ALORS DEMAIN, C'EST L'ÉPREUVE REINE

(...) J'entends encore un doyen du Gymnase Auguste-Piccard me demander la veille de l'examen de français: « Alors demain, c'est l'épreuve reine ? » Il s'agit bel et bien de cela, la dissertation s'est toujours présentée un peu comme une vieille dame, reçue dans les meilleurs salons de thé, alors que tant d'adolescents pensent pouvoir la recevoir avec des gobelets en plastique; c'est là que le bât blesse. (...) La dissertation est enseignée à de jeunes gens qui, pour la plupart, entrent dans la vie, et dont la maturité est indéniablement en cours de progression. Un exercice de réflexion comme celui-ci présente donc l'ennui de ne pouvoir s'armer

REPLACER LA DISSERTATION ME PARAÎT UNE QUESTION ÉPINEUSE

(...) Actuellement, je crois qu'il est important que les jeunes sachent mettre en réseaux leurs arguments, lier ce qu'ils voient au quotidien avec des notions plus théoriques. La dissertation est extrêmement riche en cela que justement, grâce à certains sujets, elle lie énoncé théorique et concrétude du quotidien dont l'étudiant peut (doit ?) s'inspirer. (...) Sous réserve que la dissertation soit bien orientée, avec la possibilité de faire résonner des problématiques actuelles, elle est à mon sens vitale, puisque aiguisant le sens critique. (...) Quant à la question de remplacer éventuellement la dissertation, elle me semble quelque peu épineuse. La dissertation allie, à mon sens, plusieurs aspects enrichissants : la réflexion, la mise en lien des idées, la capacité à faire preuve de sens critique et surtout l'expression écrite. L'entraînement de l'outil qu'est la langue française est lui aussi fondamental. Ainsi, je peine à voir un seul moyen de remplacer la dissertation. Peut-être une sorte de désintégration en plusieurs exercices liés mais traités de manière indépendante pourrait faire sens.

Imaginons par exemple des débats autour de l'actualité, ou d'énoncés classiques orientés vers l'actualité, où les étudiants ne choisiraient pas forcément leur position, les poussant à une compréhension plus large du sujet, devant développer des arguments contraires à leurs valeurs. Un autre exercice pourrait être de faire écrire aux élèves des « critiques » de livres, de passages ou chapitres afin d'orienter leur capacité à s'exprimer sur un objet littéraire, de manière écrite. On pourrait imaginer pareille approche autour de pièces, de films ou d'autres événements suivis de manière collective. Pour finir, il serait intéressant d'amener les étudiants à comparer des œuvres avec le présent.

En quoi tel ou tel texte peut-il résonner à l'heure actuelle ? En allant voir une adaptation de Proust faite par le metteur en scène Warlikowski, je me faisais la réflexion que ce texte avait encore des aspects profondément contemporains selon l'angle choisi. Et finalement l'intérêt pourrait être d'explorer l'opposition, la plus grande possible, entre passé et présent afin de montrer, ou non, comment certains détails d'un texte peuvent s'avérer forts selon l'époque à partir laquelle ils sont abordés. On pourrait imaginer le traitement d'un texte « à la manière de », mettant les étudiants dans la peau de quelqu'un d'une autre époque, d'un autre rang social.

Forcément, cela implique les introductions théoriques qui conviennent, mais quel drôle de résultat

> grand angle

les modes d'évaluation

en eps dans trois cantons :

des résultats

bien contrastés

mélanie allain et vanessa lentillon-kaestner

D

Depuis de nombreuses années, la note en Éducation physique et sportive (EPS), et plus largement l'évaluation sommative, est sujette à des débats passionnés dans le milieu professionnel. Note certificative, note non certificative ou pas de note du tout, les trois modes d'évaluation ont un impact à la fois sur les processus d'enseignement-apprentissage en EPS et sur la perception de cette discipline d'enseignement. Décodage dans trois cantons.

En Suisse, l'évaluation sommative en EPS est régie au niveau cantonal. Des pratiques variées s'observent : dans le canton de Vaud, la note a été supprimée au profit d'un livret d'évaluation individualisé pour l'élève et non certificatif ; dans le Jura, la note subsiste mais n'est pas certificative ; dans le canton de Genève, la note est certificative.

La note certificative : moins de motivation, plus de légitimité

Ces différents contextes en matière d'évaluation sommative en EPS sont riches de sens pour le secteur de la recherche, puisque les études scientifiques ne se sont intéressées qu'à des environnements où l'EPS est notée et certificative. Et sur ce plan, on retrouve une quasi-unanimité chez les chercheurs : la note certificative en EPS a des effets négatifs sur la compétence perçue des élèves en difficulté et elle diminue la motivation des élèves à apprendre.

De plus, la notation en EPS pose des problèmes d'équité aux enseignants qui peinent à trouver les « bons » indicateurs, critères et barèmes pour réaliser une évaluation sommative considérée comme « juste » pour tous les élèves, ce qui les pousse à avoir recours à des adaptations – des

arrangements évaluatifs – pour s'y retrouver. Par ailleurs, il semblerait que l'évaluation, lorsqu'elle est certificative, apporte une certaine légitimité à la discipline, même si « le poids accordé à l'EPS n'affecte pas l'intérêt qu'elle suscite », selon les mots du Professeur Laurent Cosnefroy.

NOTEPS : faire le lien entre les différents modes d'évaluation

Dans le but d'apporter une consistance scientifique aux débats largement idéologiques sur la notation en EPS, le projet de recherche « NOTEPS », dirigé par la HEP Vaud en collaboration avec la HEP BEJUNE et l'IUFE de l'Université de Genève, a pris son essor. Ce projet n'ambitionne pas de répondre à la question *« Faut-il une note en EPS ? »*, mais a permis de mettre en exergue les avantages et désavantages de différents systèmes d'évaluation sommative en EPS dans les cantons de Vaud, du Jura et de Genève.

Plus précisément, l'objectif du projet NOTEPS était d'appréhender les liens entre les différents modes d'évaluation sommative (note certificative / note non certificative / pas de note) sur les processus d'enseignement-apprentissage, ainsi que la reconnaissance de l'EPS en milieu scolaire. Pour cela,

une méthodologie mixte a été utilisée couplant une enquête par questionnaire (215 auprès d'enseignants et 4027 auprès d'élèves) et par entretiens basés sur des observations en classe (20 enseignants et 28 élèves).

Des axes d'enseignement prioritaires différents

Une influence non négligeable du mode d'évaluation sommative existe sur les axes d'enseignement priorités par les enseignants. Nos résultats, tant sur l'enseignement prodigué que sur les conceptions liées à l'enseignement, montrent que la priorité est donnée aux apprentissages moteurs dans le canton de Genève, alors qu'elle est mise sur l'élève dans le canton de Vaud. Dans le canton du Jura, les résultats se rapprochent soit de l'un soit de l'autre canton.

Focus vaudois sur l'élève

Dans le canton de Vaud, les élèves ressentent un meilleur soutien de leur enseignant comparé aux cantons du Jura et de Genève. De plus, les élèves considérés comme « moins bons » en EPS se sentent davantage soutenus par leur enseignant et ressentent une meilleure compétence sportive que dans les cantons de Genève et du Jura. L'équité entre tous les élèves, « bons » et « moins bons », est davantage recherchée au cours de l'enseignement et dans l'évaluation mise en place, comme l'explique Georges, enseignant vaudois : *« Il ne faut pas stigmatiser toujours l'élève qui n'arrive pas, mais peut-être aussi le reconforter par rapport à son niveau à lui, par rapport à sa maîtrise technique sans faire de comparaison avec le reste de la classe. […] Pour que chaque élève ait à un moment un type d'évaluation qui lui corresponde. […] On essaie de ne pas rester bloqué sur un type d'évaluation. »*

Pour les enseignants vaudois, l'apprentissage moteur est secondaire tandis que la relation à

l'élève – développer sa santé et le plaisir dans la pratique – prioritaires, comme l'explique Martin, autre enseignant vaudois : « Moi, je suis quelqu'un de très relationnel, j'adore le contact avec les élèves. Donc, pour moi, un bon prof d'EPS, c'est quelqu'un qui s'entend bien avec ses élèves, qui arrive à jouer avec, qui arrive à les faire rire, à les engager, à les motiver. […] C'est qu'ils arrivent en 11° en ayant envie de faire de l'activité physique. » Par ailleurs, les enseignants déclarent effectuer moins d'évaluation sommative que dans le canton de Genève.

Focus genevois sur l'apprentissage moteur

Chez les enseignants genevois, la planification des séquences d'enseignement en EPS se fait sur une durée plus longue. Elle est préparée davantage à l'avance et à l'écrit et se rapporte plus aux documents officiels (PER, manuels fédéraux, etc.) que dans les deux autres cantons analysés.

Les objectifs de fin de cycle sont, eux aussi, davantage définis à l'avance et à l'écrit. Ils concernent surtout des apprentissages moteurs, comme le décrit Fabrice, enseignant genevois : *« L'objectif de fin de cycle c'est d'être capable d'amener le ballon en zone avant pour attaquer le terrain adverse en une, deux ou trois passes. »* Ces objectifs de fin de cycle sont davantage transmis et perçus par les élèves. D'ailleurs, un bon enseignant d'EPS se définit avant tout par la qualité dans la préparation de ses cours et la qualité d'adaptation en lien avec l'apprentissage moteur. Selon Jacques, autre enseignant genevois : *« Un bon enseignant, c'est un enseignant qui a réfléchi à ce qu'il allait enseigner […], donc, il prépare des situations qui vont permettre aux élèves d'atteindre les objectifs qu'il a fixés, puis qu'il essaie de mettre en place des situations où il y a un échange avec les élèves, une discussion. »*

Les supports didactiques, tels l'utilisation des fiches d'observation, sont plus utilisés par les enseignants genevois, ce qu'apprécient leurs

élèves. L'usage des technologies de l'information et de la communication pour l'enseignement (TICE) et des supports visuels sont également mieux perçus par les élèves.

Jurassiens entre les deux tendances

Dans le canton du Jura, nos résultats oscillent entre une priorisation des apprentissages moteurs ou une centration sur l'élève. Même si ces deux axes d'enseignement ne sont pas à opposer, il semblerait qu'une conception priorisant la relation à l'élève se fasse au détriment d'objectifs visant les apprentissages moteurs et vice versa.

« L'EPS, une discipline d'enseignement ? »

Des effets de la modalité d'évaluation (note certificative / note non certificative / pas de note) ont été observés sur la reconnaissance de l'EPS dans le milieu scolaire. D'un côté, le statut certificatif de la note semble jouer un rôle négatif sur la reconnaissance de l'EPS. Les élèves genevois accordent moins de valeur à l'EPS que les élèves vaudois et jurassiens : ils apprécient moins cette discipline et la considèrent comme moins importante. Aussi, leurs enseignants se sentent moins reconnus par leurs collègues que les enseignants jurassiens.

D'un autre côté, ne pas avoir de note en EPS semble avoir un impact négatif sur la reconnaissance de l'EPS comme discipline « à part entière » auprès des élèves vaudois : une confusion a été faite par plusieurs élèves vaudois interviewés comme c'est le cas d'Ophélie, élève en 9° : *« Mais parce que je trouve que c'est… enfin c'est une branche… Enfin on peut dire ça, que c'est une branche, l'EPS ? »*

Les impacts contrastés des modalités d'évaluation

Cette étude met en exergue une influence non négligeable de la modalité d'évaluation sur les pro-

cessus d'enseignement-apprentissage, les conceptions liées à l'enseignement et la reconnaissance de l'EPS et des enseignants en milieu scolaire.

Dans le canton de Genève, où la note est certificative, une priorité est mise sur les apprentissages moteurs et s'observe dans la planification des cours, la durée des cycles, la définition des objectifs de fin de cycle, les outils didactiques utilisés. L'évaluation sommative constitue le fil conducteur de la planification des séquences d'enseignement.

À l'inverse dans le canton de Vaud, la priorité est mise sur l'élève, ce qui a un impact favorable sur les perceptions de soutien de l'enseignant et de compétence sportive des élèves qui rencontrent le plus de difficulté en EPS. L'évaluation sommative n'est pas un point central dans la planification des enseignants.

Dans le canton du Jura, aucune particularité ne se dégage : les résultats sont parfois similaires à ceux du canton de Genève ou à l'inverse proches de ceux du canton de Vaud, comme si une opposition se distinguait. /

L'étude intégrale, conduite par Mélanie Allain, Daniel Deriaz, Nicolas Voisard et Vanessa Lentillon-Kaestner est disponible sur : www.hepl.ch/publication-noteps

Bibliographie

Butera, F., Buchs, C., & Darmon, C. (2011). *L'évaluation une menace ?* Paris : PUF, "Apprendre".
Cleuziou, J.-P. (2000). L'analyse des menus et des notes. In B. Davis (Ed.), *Éducation physique et sportive : La certification au baccalauréat* (pp. 77-124). Paris : INRP.
Cogérino, G., & Mnaffakh, H. (2007). *Évaluation sommative et représentation de l'équité chez les enseignants d'EPS*. Paper presented at the Congrès international AREF 2007, Strasbourg.
Cogérino, G., & Mnaffakh, H. (2008). Évaluation, équité de la note en éducation physique et « norme d'effort ». *Revue française de pédagogie*, *164*, 111-122.
Cosnefroy, L. (2007). Le sentiment de compétence, un déterminant essentiel de l'intérêt pour les disciplines scolaires. *L'orientation scolaire et professionnelle*, *36*(3), 2-17.
Cox, R. H. (2005). *Psychologie du sport*. Bruxelles : De Boeck Université.
David, B. (2000). *Éducation physique et sportive. La certification au baccalauréat*. Paris : INRP.

> marque-page ce que font vraiment les directeurs

philippe losego

L Fruit d'une enquête sur le travail de direction d'établissement scolaire ou d'institution socio-sanitaire – crèches, EMS, foyers d'accueil de jeunes en difficulté – **Les directeurs au travail* est un ouvrage qui plonge les lecteurs au cœur d'une réalité largement méconnue. Le professeur Philippe Losego (HEP Vaud) présente ici les idées-forces de cet ouvrage* qu'il a cosigné avec Monica Gather Thurler, Olivier Maulini (Université de Genève) et Isabelle Kolly Ottiger de la HETS – HES SO.

Nous partions du constat que la plupart des ouvrages sur la profession de directeur ou directrice sont plutôt des manuels qui indiquent ce que devrait être le travail et définissent des « fonctions », au contenu souvent très flou, comme « gérer », « coordonner », « impulser », « entraîner » mais ne décrivent pas le travail. Pour adosser scientifiquement les formations de directeurs et directrices, comme la FORDIF, qui forme les directeurs d'établissements scolaires, nous avons trouvé utile de montrer ce que font vraiment les directeurs.

D

Diriger ne serait-il pas un travail ?

L'idée que des directeurs travaillent apparaît presque saugrenue. La littérature scientifique sur le travail considère essentiellement l'activité des

catégories subalternes: ouvriers, techniciens, employés, infirmières, etc. Les dirigeants sont généralement questionnés dans leur capacité à faire travailler les autres, mais rarement sur leur propre travail. L'une des difficultés vient de ce que le travail est généralement considéré comme hétéronome, c'est-à-dire défini extérieurement au travailleur, par un supérieur et un cahier des charges. La plupart de ces études comparent le « travail prescrit » au « travail réel ».

Mais dans le cas des dirigeants, les prescriptions sont faibles. On peut donc difficilement comparer le travail réel à un travail prescrit. Ici, la subjectivité du travailleur ne lui sert pas seulement à interpréter sa tâche mais à se la prescrire.

Nous avons tenu compte de cette forte subjectivité et nous avons comparé leur agenda (leur autoprescription) à leur activité réelle. Nous constatons que les directeurs et directrices passent ainsi l'équivalent d'une journée par semaine à communiquer (téléphone, courrier, mail) et une grosse journée et demie en réunion. La grande différence entre le travail autoprescrit et le travail réel est le

volume énorme d'interruption: 25% de leurs activités sont interrompues, ce qui les conduit à consacrer en moyenne 7 heures par semaine à des interactions imprévisibles.

L

Les catégories de l'entendement directorial

Il n'y a pas, à proprement parler, de savoirs professionnels pour diriger. C'est en général un métier de seconde carrière qui repose souvent sur l'âge, sur l'expérience et constitue une sorte de bricolage, réunissant quelques techniques de management, et beaucoup de « bon sens ». Nous avons cependant considéré que les « dossiers » constituaient les catégories intellectuelles de ce métier. Par exemple « la rentrée », « les RH », les « finances », les « relations avec les usagers » sont des dossiers que tout directeur doit manipuler sans cesse, manuellement dans des chemises en carton, virtuellement sur un ordinateur, et surtout de manière purement mentale, même si tout le métier n'est pas contenu dans ces catégories intellectuelles.

Les directeurs reprennent souvent les dossiers de leurs prédécesseurs, du moins au début de leur mandat, et le nombre de dossiers dépend fortement de la taille de leur personnel rapproché (secrétaires, doyens, adjoints) : sans division sociale du travail, il y a peu de division mentale. Les directeurs qui n'ont pas de personnel tendent à mélanger tous les aspects de leur travail.

*Gather Thurler M., Kolly Ottiger I., Losego, P. et Maulini O. 2017. *Les directeurs au travail. Une enquête au cœur des établissements scolaires et socio-sanitaires*. Berne: Peter Lang.



R

Rôle vécu, rôle perçu, rôle déçu ?

Étant donné que le travail de direction est en grande partie autoprescrit, il dépend fortement du rôle que se donnent les personnes qui occupent la charge. On accède rarement à la fonction par hasard, même si les voies d'accès sont diverses. La plupart des directeurs ont investi beaucoup de sens dans cette promotion. Ils veulent relever un défi, changer ce qu'ils n'arrivaient pas à changer en tant que subalternes. Bien sûr, ils n'imaginaient généralement pas les contraintes qu'ils subiraient une fois en poste. Comme le signalent les ergonomes, le travail empêché, c'est-à-dire la gestion de sa frustration, fait partie du travail.

Par ailleurs, en tant qu'anciens professionnels de base (anciens enseignants, éducateurs, infirmiers, etc.) les directeurs sont partagés entre l'éthique de leur premier métier et les nécessités gestionnaires ou politiques parfois nouvelles pour eux. Certains vont rechercher en permanence un équilibre, d'autres deviendront résolument des managers professionnels, d'autres enfin n'accepteront jamais le rôle de gestionnaire.

Cependant une éthique de la direction se dégage des entretiens menés avec les directeurs, avec trois priorités par ordre décroissant: prendre soin des usagers, permettre aux collaborateurs de travailler dans de bonnes conditions et, enfin, faire respecter le cadre juridique et politique de l'institution dirigée. Le sens du métier consiste à arbitrer entre ces trois priorités qui entrent partiellement en contradiction.

L

Les épreuves: des difficultés qui forgent la personne

Enfin, nous nous sommes préoccupés des épreuves vécues par les directeurs et directrices dans leur travail. Ces épreuves sont à la fois objectives, c'est-à-dire communes à la plupart des personnes de même statut, et subjectives car elles sont vécues différemment et produisent des effets différents sur les personnes. Nous avons identifié six épreuves emblématiques du métier :

Les « urgences ralenties » suggèrent ce paradoxe selon lequel la nécessité d'agir vite ralentit l'action, puisque les urgences détournent la direction de ses objectifs d'ensemble (« sa vraie occupation »). Les directeurs doivent alors apprendre à relativiser les urgences, sans se tromper, pour arriver à mener leur action.

Les partenariats défiants désignent l'équilibre à trouver entre professionnalisme et sensibilité dans les relations avec les usagers ou leurs familles, dans la confrontation avec la souffrance ou l'indignation ou dans l'acceptation de ce qui ne peut être résolu mais doit être supporté pourtant. Il faut alors faire le deuil de la toute-puissance et apprendre à « s'arranger » avec des situations et des partenaires souvent insatisfaits.

L'exigence reconnaissante est le difficile équilibre que les directions doivent gérer entre l'exigence de mise en œuvre de la politique de leur institution, des changements nécessaires, et la reconnaissance des efforts accomplis par leurs collaborateurs.

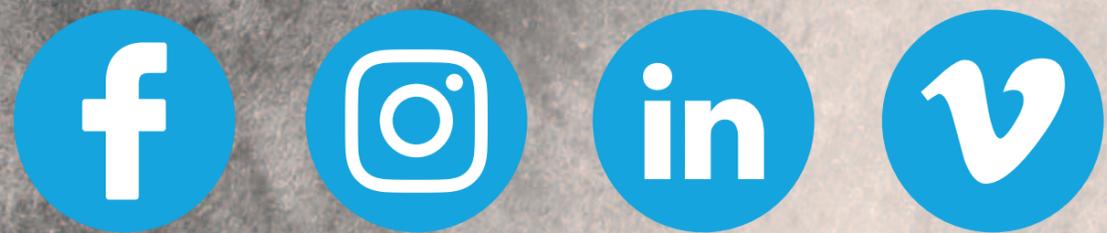
Une communication stratégique suppose de composer avec les exigences de transparence de plus en plus fréquentes en matière de gestion publique et avec les dangers réels de cette transparence, mais aussi avec la force des médias qui interviennent dans la vie des établissements à l'occasion de certains incidents.

Le pouvoir de service désigne la contradiction entre la défense de l'intérêt général représentée par la hiérarchie, sans que l'on croie toujours à cette représentation, et la défense des collaborateurs et des usagers. Les directions doivent user de leur pouvoir pour arbitrer, désobéir parfois, et construire leur pouvoir dans cette contradiction. L'autonomie contraignante indique le *double bind* entre l'autonomie des établissements et les pouvoirs conférés aux directeurs, qui donnent d'autant plus de responsabilité que les outils et les procédures d'évaluation enserrant cette autonomie en l'obligeant de plus en plus sévèrement à rendre compte de son action.

U

Un métier complexe

En définitive, cet ouvrage montre ce que nous définissons comme un métier « d'intermédiaire entre intermédiaires » : les directrices et directeurs se situent la plupart du temps entre des « chefs » et des « adjoints ». Ils sont éloignés à la fois des lieux de grandes décisions et du travail de base (l'enseignement, les soins, l'accompagnement, etc.). Cette position n'est bien sûr pas dénuée de pouvoir d'action mais oblige à arbitrer sans cesse dans des contradictions assez abstraites entre le travail et la décision politique, entre les usagers et les politiques, entre la communication et le secret, entre la réforme et le respect des routines des collaborateurs ou entre l'urgence et le long terme. C'est la complexité de ce métier que nous avons décrite par le menu dans cet ouvrage. /



Suivez-nous!
@hepvaud

Éditeur

Comité de direction de la HEP Vaud

Expertise et coordination de ce numéro

Corinne Arter, UER Pédagogie et psychologie musicales

Responsable de publication

Barbara Fournier, Unité Communication HEP Vaud

Rédaction

François Othenin-Girard (rédacteur responsable), Luisa Campanile, Marc Dubois, Anouk Zbinden, Mehdi Mokdad, Unité Communication HEP Vaud

Photographies

Jérôme Gertsch, Jean-Jacques Staub, Christine Gonzalez, Dorothée Thébert-Filliger, Jeanne Roualet, Patrick Baz / Stringer, Innockick, Improvizanyon, David Gagnebin-de-Bons, Olivier Garros, Atelier de Saint-Prex, Shuiten et Peeters / Collection de la Maison d'Ailleurs, Dina Belenko

Photos de couverture

Cendrillon / Joël Pommerat / Atelier théâtre HEP / 2017
Jérôme Gertsch

Maquette, photolithographie, mise en pages

Atelier k, Lausanne, Alain Kissling
www.atelierk.org

Relectrice

Sonia Rihs, Lavey-Village

Impression

PCL Presses centrales, Renens

Papier

Refutura 100g

Tirage

6300 exemplaires

Contact

Prismes
Unité Communication
HEP Vaud
Av. de Cour 33
1014 LAUSANNE
+41 (0) 21 316 05 60
prismes@hepl.ch
www.hepl.ch/prismes

La Fée

J'ai décidé de plus me servir
de mes pouvoirs de fée
pour faire des tours de magie
mais de les faire en apprenant
les trucs dans les livres
comme les vrais magiciens...
qui font des trucs faux.

Cendrillon, Joël Pommerat, Atelier théâtre HEP 2017

